LA

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE

N° 9. — SEPTEMBRE 1896

PARAIT DU 1er AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 12, RUE DU SOMMERARD

(PRÈS LE MUSÉE DE CLUNY)

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIÈRES DU N° 9.

D'autres considérations philosophiques. — P.-G. Leymarie..... 513
Le merveilleux, la science, la presse.— P.-G. Leymarie. (Interview de M. Aksakof. — *Radical*, de Marseille et *La Patrie*. — A Valence-en-Brie, du journal l'*Eclair*. — La Maison hantée, de l'*Eclair*. — Morès chez un spirite, du *Figaro*. — Un lit qui marche seul. — La *République française*)..... 524
Le médium Janek, à Varsovie. — Antoinette Sodowska..... 537
Ecriture directe (Traduction de Clémens)..... 540
Funérailles de tous les temps. — De la propagande ; La Baronne d'Oberkich ; Une apparition; De Kronhelm..... 542
L'immortalité de l'âme. — Jules Moniot..... 480
Les voix du tombeau. — Julien Larroche..... 648
Nécrologie : MM. Bazot et Streiff. — Anniversaire de M. Léon Wisselle..... 484
Fragments de vérités occultes (*suite*)..... 557
La possession et l'obsession. — Horace Pelletier..... 565
Demande d'un investigateur. — Sauvaire..... 568
Presse spirite (langue espagnole). — Sauvaire..... 569
L'Espérance. — Déchaud..... 570
Voyage en astral, roman ésotérique. — Mme E. Bosc..... 572
Bulletin des sommaires..... 575

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à l'administrateur de la Société, P.-G. Leymarie, 12, rue du Sommerard.

Tous les jeudis, de 1 heure à 6 heures, M. Leymarie recevra les visiteurs.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'étranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1er de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1er janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de poste, à l'ordre de M. LEYMARIE. **On ne fait point traite sur les Souscripteurs.**

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 37 premières années, 1858 à 1894, prises séparément. 5 fr. le volume, port payé. La collection complète, 37 volumes, 150 francs port payé. — 38e année, 1895, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix*: 3 fr. 50 par volume. Pour les abonnés à la *Revue*, prix spécial pour la collection.

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES ET SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

AVIS. — Nous prévenons nos lecteurs que nous faisons recouvrer par la poste les abonnements 1896 et les précédents qui n'ont pas encore été payés. Prière de faire bon accueil à ces recouvrements.

Aux personnes qui désirent obtenir l'écriture directe, nous recommandons l'emploi de la **Planchette à médium** à l'aide de laquelle, avec un peu de persévérance, chacun peut obtenir des communications plus promptement que par la typtologie. Son usage est des plus simples et sur un groupe de cinq ou six personnes, il est bien rare que l'une d'elles ne devienne médium écrivain en peu de temps. — Prix de cette planchette en acajou : 5 fr. port payé.

ANIMISME ET SPIRITISME

Volume in-8° illustré, de 700 pages sur papier de luxe,

Par Alexandre AKSAKOF

Conseiller d'État de Sa Majesté l'Empereur de Russie.

Traduction de B. SANDOW (Prix : **10** francs.)

ORIGINE DE L'HOMME

Par G. PALAZZI (Prix : **1** franc).

Les Perplexités d'un Médium consciencieux

Brochure publiée par la *Société des Etudes psychiques* de Genève.

(Prix : **0** fr. **25**).

Règne de l'Esprit pur, manuscrit laissé par CH. FAUVETY à J. LESSARD.

« Ce livre, dit l'éditeur, renferme peut-être toute une Révélation nouvelle ; « il est l'écho de toutes les grandes choses du Ciel et de la Terre ».

Relié ..... 2 fr. 50

AUTOCOPISTE

Imprimez vous-même *écriture, dessins, musique,* **Photographie.** *Indispensable aux commerçants, Officiers ministériels, etc.* Spécimen franco. **J. DUBOULOZ, 9, Boulevard Poissonnière, Paris.** GRAND PRIX. Lyon 1894. Bordeaux; Paris, Amsterdam 1895. Membre du Jury.

Tirages d'Art Photographiques à Façon.

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL ILLUSTRÉ. — Publié sur la direction de Camille Flammarion, contenant tous les mots de la langue française, et résumant l'ensemble des connaissances humaines à la fin du XIXe siècle, illustré de 20.000 figures gravées sur cuivre.

Les 3 premiers volumes du *Dictionnaire encyclopédique universel*, illustré, publié sous la direction de Camille Flammarion, sont en vente. Ils renferment les lettres A-B-C-D.

Par ces tomes, on peut juger de l'importance de l'ouvrage et apprécier les services exceptionnels qu'il doit rendre à toutes les classes de la Société. Il contient des articles suffisamment étendus, d'une extrême simplicité, d'une clarté et d'une précision parfaites et qui donnent à tout le monde la facilité de se mettre promptement au courant des questions les plus diverses dans toutes les branches des connaissances humaines.

Le *Dictionnaire encyclopédique universel*, illustré, formera environ 800 livraisons. Il paraît deux livraisons à 10 centimes par semaine et une série à 50 centimes (cinq livraisons sans couverture) chaque quinzaine.

On peut souscrire à l'ouvrage complet, reçu franco, à l'apparition de chaque série, en adressant de suite 5 francs et en continuant d'adresser la même somme chaque semestre.

Prix : chaque volume broché, 12 francs, franco.

Ernest Flammarion, éditeur, 26, rue Racine, Paris.

Groupe de Mme PÉRIGUET, tous les **Vendredis**, à 2 h., 8, rue du Lion-Saint-Paul.

Dieu et l'homme, étude philosophique, par Auguste Raimon. — Le succès de cet ouvrage est dû à son mode d'argumentation qui, en s'appuyant sur une grande quantité de faits et de particularités pris dans la nature, est très intéressant à lire. Prix broché, 5 fr.

PAULINE MARTIN (une des filles de M. Martin, directeur du « Moniteur spirite et magnétique ») accoucheuse diplomée. Maison de premier ordre. Reçoit des pensionnaires. Consultations, Médecin attaché à la maison, 100, rue de Mérode, St.-Gilles-Bruxelles. — Vivement recommandée.

Un spirite de nos amis, représentant de commerce, cherche une maison de gros qui voudrait bien lui confier sa carte pour le représenter sur la place de *Nîmes*. Ecrire : A. SERVEZ, boulevard Gambetta, 76, à Nîmes (Gard).

Le Sommeil, tiers de notre vie (*Pathologie, physiologie, hygiène, psychologie*), par Mme Marie DE MANACEINE, traduit du russe par Ernest Jaubert, 1 vol. in-8 de de 358 pages..... 3 fr.

La Démonomanie des sorciers, par L. BODIN ANGEVIN, avec un indice des choses les plus remarquables contenues dans ce livre, 1 volume de 600 pages relié en veau ; imprimé à Paris, en 1598, ouvrage très rare..... 25 fr.

LES MESSIES ESSÉNIENS du Ier et du XVe siècle, publiés par René GIRARD et Marius GARREDI. Révélations précieuses sur la mort de Jésus, et sur les Missions de Jeanne d'Arc continuées par ses disciples jusqu'à nos jours. LES MESSIES ESSÉNIENS sont l'évangile des peuples et du spiritisme dûment documentés par les faits historiques les plus curieux (1 vol. in-18 de plus de 400 pages, 3 fr. 50.

L'Etoile de Kervenn. *Révélations en trois actes*, suivies d'un épilogue au XXe siècle !... Récit des plus dramatiques qui donne la solution du problème de la vie !! Par René GIRARD. . . . . 1 fr.

Feuilles de l'arbre de la vie, courtes réflexions sur la vie présente et future, d'après les écrits non recueillis de l'auteur de d'**Outre-tombe**, d'**Ame à âme** et du **Chapelet d'amarantes,** traduit de l'anglais, par B. SANDOW..... 1 fr.

Mme H. Herb, médium écrivain et voyant, donne des séances tous les soirs chez elle, à partir de 8 h. 1/2, 4 bis, rue d'Orsel. Paris-Montmartre.

Séjour de montagne, à Dingy-St-Clair, près Annecy. Paradis-Hôtel, au pied du Parmelan, à 600 mètres d'altitude. Vue splendide. Chambres et pensions depuis 5 francs par jour. Voitures à volonté, prises à Annecy. La directrice est spiritualiste ; les bénéfices de l'hôtel sont destinés aux pauvres de Dingy-St-Clair.

Une Dame veuve, sans enfant, d'excellente éducation, diplômée de l'Académie d'Aix, au courant de la comptabilité et de la correspondance commerciales, demande une situation.

Elle pourrait tenir un dépôt, ayant les meilleures références et des répondants.

Nous la recommandons d'une façon toute particulière et comme une personne en laquelle on peut avoir une absolue confiance.

Volumes épuisés

A. Duneau. — Mes causeries avec les Esprits, relié (épuisé)..... 6 fr.
Bourdin. — La Médiumnité au verre d'eau (ouvrage épuisé). — La Consolée.
— Les Esprits professeurs. Les trois volumes reliés en un seul.... 12 fr.
Papus. — Traité méthodique des Sciences occultes et la Kaballe, réunis en un seul volume, relié. Le premier de 1092 pages avec nombreuses figures et planches dans le texte. Le deuxième de 188 pages avec 20 figures et 2 planches..... 20 fr.
L'esprit de la Gaule, par Jean Raynaud..... 7 fr.
Lectures variées, par Jean Raynaud..... 7 fr.
Marion, Magistrat, Du spiritisme au point de vue de la grandeur de Dieu.... 3 fr.
Le doute, par Raphael, relié..... 12 fr.
Deleuze. Instruction pratique sur le magnétisme animal, relié... ..... 8 fr.
— — — Le même, broché..... 6 fr.
Barthélémy Saint-Hilaire. Mahomet et la Coran (rare)..... 10 fr.
Dr Houat. Etudes et séances spirites, morale, philosophie, médecine, psychologie (rare)..... 5 fr.
J. Roze. Révélation du monde des esprits, dissertations spirites obtenues par ce *médium* remarquable en 1862; 1re série comprenant des communications sur l'astronomie, les sciences, par l'esprit d'Arago; des conseils, etc., par divers esprits (très rare)..... 6 fr.
Cahagnet. Magie magnétique..... 7 fr.
— Guide du magnétiseur..... 1 fr.
Catéchisme français, réimpression d'un document rare de l'an V..... 0 fr. 50
Thérapeutique magnétique, par le baron Du Potet. ..... 20 fr.
E. de Mirville. Des esprits et de leurs manifestations fluidiques, grand in-8° de 470 pages, relié ..... 10 fr.
Matter. Saint-Martin, philosophe inconnu, sa vie et ses écrits; relié.. .. 4 fr.
A. Mangin. L'homme et la bête, in-8°; relié..... 7 fr. 50
Henri Delaage. L'Eternité dévoilée, ou vie future des âmes après la mort, broché (portrait de l'auteur), 1864.... 4 fr.
Louis Boubdeau. Le problème de la mort, les solutions imaginaires et la science positive, gr. in-8° de 350 pages, relié ..... 7 fr.
Pezzani. Pluralité des existences de l'âme..... 5 fr.
Henri Delaage. La science du vrai..... 6 fr.
Le R. P. Lescœur, de l'Oratoire. La vie future..... 3 fr. 50



39e Année. — N° 9. — 1er Septembre 1896.

D'AUTRES CONSIDÉRATIONS PHILOSOPHIQUES

Tout est supercherie, hallucination personnelle ou collective, dit-on dans un certain monde scientifique, en parlant des expériences de savants officiels, qui appliquent aux phénomènes du spiritualisme moderne une rigueur égale à celle qui est nécessaire pour les problèmes à résoudre en physique et en chimie; réellement il faut un rude courage au chercheur qui veut connaître les troublants problèmes de l'au-delà, pour parler de ses investigations suivies dans ce domaine peu exploré, et affirmer que les tables se meuvent sous l'action d'une force inconnue, que des instruments vibrent sous son action, que des faits intelligents ont lieu en dehors de la volonté du chercheur consciencieux et sagace.

C'est un enterrement de première classe, préparé aussi bien par qui est étranger à cette étude, que par le croyant à la foi du charbonnier et le scientiste pétrifié dans de vieilles formules, à qui tout changement cause de la stupéfaction.

On ne découragera pas, ce semble, un sir Russel Wallace, un William Crookes, un de Rochas, un Lombroso, et tant d'autres explorateurs d'un domaine inconnu qui nous réserve tant de surprises; il est assez désagréable d'être traité de fou, de naïf, étant le plus grand des naturalistes, un

aliéniste de génie, un mathématicien émérité et après avoir inventé le radiomètre ou découvert un nouveau métal, le thallium. Schiaparelli l'astronome, Ochorowich le célèbre docteur de Varsovie, Charles Richet le physiologiste, Finzi le physicien, Karl du Prel le philosophe, Aksakof le conseiller d'Etat russe, Boutlerroff le savant professeur, Zöllner le génial astronome, Allan Kardec, et cent autres ont produit des œuvres lues et commentées dans le monde entier, qui les excluent de toutes les maisons telles que Charenton.

Allez donc certifier que le colonel de génie de Rochas est un halluciné, un naïf, après avoir lu *L'Extériorisation de la Motricité*, avec ses huit mémoires scientifiques, ses planches d'après les photographies obtenues aux séances, et toutes les preuves si patiemment collectionnées qui prouvent que cette étude est irréprochable, absolument.

M. Sabatier, professeur de zoologie à la Faculté des sciences de Montpellier, qui a signé avec MM. de Watteville, Maxwell, Dariex, les comptes-rendus des séances faites à l'Agnelas, n'ont-ils pas conservé toute leur autorité et leur bon sens ? en sont-ils moins jurisconsultes intègres, docteurs en médecine et licenciés ès sciences physiques.

Ce pouvoir psychique constaté chez tant de médiums, chez lesquels il est souvent représenté par un degré de puissance extraordinaire, est semblable à celui que constatèrent jadis chez les saints les hommes à croyances fortes des siècles passés, et que les juges d'alors punissaient sévèrement puisqu'ils brûlaient ou rouaient les soi disant sorciers par qui ce pouvoir psychique se manifestait brutalement.

Oui, c'est un temps où les miracles abondent la force psychique se présentant partout, aux pèlerinages, dans les maisons hantées, par les prophéties et la guérison à l'aide de l'imposition des mains. Ce qui fut légende devient fait usuel, et la critique scientifique passe au creuset de la froide observation, de la logique lucide, ces manifestations vieilles comme notre humanité, réputées absurdes et fausses et exhumées par Allan Kardec.

Ils choisissent bien leur temps, les *de Goncourt*, les *Zola*, les *Daudet*, ces brillants littérateurs, ces éducateurs par le livre à éditions qui ne se comptent plus, pour se déclarer partisans de Comte et de son école positiviste qui n'a créé que des néantistes. Lisez les lignes suivantes d'Edmond de Goncourt écrites dans son *Journal*, à la date du 17 juillet 1891 et vous serez édifiés :

« Dans la promenade de ce matin, Daudet me demandait si mon frère avait été tourmenté par l'*au-delà de la vie*. Je lui répondis que non et que, sentant sa maladie, il n'avait pas une seule fois fait allusion à cet au-delà dans ses conversations.

« Alors Daudet me demandait quelles étaient mes convictions à ce sujet,

et je lui répondais que, malgré tout mon désir de retrouver mon frère, je croyais après la mort à l'anéantissement complet de l'individu, que nous étions des êtres de rien du tout, des éphémères de quelques journées de plus que ceux d'une seule journée, et que s'il y a un Dieu, c'était lui imposer une comptabilité trop énorme que celle occasionnée par une seconde existence de chacun de nous. Et Daudet me disait qu'il pensait tout comme moi, et qu'il y avait dans ses notes un rêve où il traversait un champ de genêts aux petits sons crépitants des cosses qui crevaient, et il comparaît ces éclatements à nos vies. »

Au cimetière, après le service religieux célébré à Notre-Dame d'Auteuil, M. Emile Zola a prononcé, d'une voix émue vraiment, un très beau discours dont nous extrayons cette péroraison.

« Je n'apporte ici que mon cœur, je n'ai mission que de dire notre affreuse peine, celle des jeunes comme des vieux, à nous tous qui perdons dans le dernier des Goncourt un chef incontesté, un aïeul qui représentait superbement ce que nous admirons surtout dans les lettres. Et c'est ce que je veux dire encore, car ma fidélité, mon inaltérable tendresse pour lui est venue de ce qu'il est resté un vaillant, d'une indépendance farouche. Ah! la bravoure intellectuelle, dire ce qu'on croit être la vérité même au prix de la paix de son existence, ne transiger avec aucune convention, aller quand même jusqu'au bout de sa pensée, rien n'est plus grand! Il a aimé la littérature au point de lui donner sa vie entière, il n'a joui et il n'a souffert que par elle, il laisse l'exemple du plus noble et du plus fier écrivain, dont les fautes, s'il en a commis, ne sont pas les fautes de son ardente passion littéraire. Un jour dans son *Journal*, ce document si mal compris et d'un intérêt si poignant, il a jeté le cri sublime de toute sa vie donnée aux lettres, le cri de détresse que la terre un jour croulera et que ses œuvres ne seront plus lues. On a pu sourire, il n'en est pas moins vrai que je ne connais pas de cri plus admirable et que, ce jour-là, je l'ai aimé davantage pour son orgueil, le puissant et divin orgueil qui est notre foi à nous autres, dans l'amer enfantement des œuvres.

« Cher et grand ami, « notre » vieux Goncourt, c'est le jeune homme, le débutant de 1865, qui vous dit adieu; et c'est aussi le romancier que vous avez vu grandir, qui est resté votre élève, tout en devenant votre émulé, et c'est encore l'homme à cette heure vieillissant qui a mis, ainsi que vous, à votre exemple, toute sa consolation dans le travail. Aujourd'hui, enfin, vous voilà au repos, vous venez vous endormir à côté de votre frère Jules. Et, comme notre ami Daudet, comme Daudet éperdu et sanglotant vous l'a crié dans votre agonie : « Va, va, pauvre grand travailleur douloureux, va le retrouver dans la tombe et dans la gloire! »

Malgré notre profonde admiration pour le talent de ces trois écrivains si remarquables, nous sommes douloureusement impressionnés par leur profession de foi néantiste; elle provient entièrement de l'instruction et de l'éducation reçue, le professorat depuis 1848 n'ayant eu qu'un but : détruire chez les élèves toute croyance basée sur le Dieu de la Bible, et exclure la divinité et le soi-disant miracle du vocabulaire scientifique.

De là, un enseignement systématique, savamment ordonné, positif, qui n'a laissé dans la mémoire des étudiants que des images représentant le monde comme un composé de matière neutre et inintelligente, incapable de mouvements, et dans laquelle, cependant, se manifestent des phénomènes physico-chimiques intelligents.

D'où proviennent ces phénomènes phisico-chimiques intelligents, puisque la matière universelle est neutre et inintelligente? Après l'énoncé de théories diverses successivement mises de côté, il fut convenu que la *Force* produisait tous ces phénomenes physico-chimiques intelligents, sans *pouvoir expliquer ce que c'était que la Force.*

Pour ne plus s'occuper de *Dieu,* cette abstraction dont les religions avaient usé et mésusé si immodérément, avec les archanges, les anges et les démons, la science positive admit *cette Force* inexplicable aussi ; ce fut là son article de foi absolu et sans contrôle. Sous l'empire de cette force les molécules s'agrégent aveuglément pour former les corps plastiques, et un homme au cerveau mieux organisé par une plus grande quantité de phosphore est un génie ; le sot en a moins ; le hasard seul décide de l'homme bien portant ou du contrefait, du fou ou de l'homme sensé, du beau, du laid et de l'abjection.

Dans l'école, tout se réduit aux diverses combinaisons de la matière et aux lois mécaniques qui les régissent ; *le monde* est l'ensemble des corps composés eux-mêmes de molécules et de forces qui agissent en elles. *Le Progrès* est une loi qui explique l'ensemble qui constitue les combinaisons de la matière. *La biologie*, c'est l'étude entière de l'homme, ou science de la vie qui ramène *la psychologie* à *la physiologie*. *La pensée* est un phénomène vital et *la vie* un ensemble de *phénomènes physico-chimiques*, sans la supposition d'une force distincte de la matière, car elle résulte de l'organisation que la *matière se donne à elle-même* dans les circonstances convenables.

La sociologie, selon l'école positiviste, étudie les conditions sous lesquelles les sociétés se développent. *La morale* a pour fondement l'étude des penchants de l'homme : les penchants *égoïstes* qui nous font faire les actes nécessaires à notre propre conservation, et les *penchants altruistes* qui nous portent à être utile aux autres. *Le droit* et *la législation* ont pour but l'utilité générale des hommes vivant en société, *la civilisation* tend à fondre toutes

les sociétés en un corps unique qui est l'humanité, et *la religion* doit consister dans le culte de l'humanité. *L'histoire*, enfin, confirme cette théorie, en prouvant que l'évolution des sociétés humaines, se divise en *époque théologique*, *époque métaphysique, époque scientifique*. En un mot, la *philosophie positive* n'a qu'un seul objet : les *faits* et les *lois*. Les *faits* sont les phénomènes que nous manifestent les lois, et les *lois* sont les relations que certains faits ont avec d'autres faits qui les précèdent, les suivent et les accompagnent.

La philosophie, dit Comte, se compose des relations qu'ont entre elles certaines lois les plus générales dans lesquelles se résume chaque science particulière ; elle doit renoncer à la recherche de l'absolu ou des causes et des principes qui expliquent l'origine et la fin des choses. Nous ne pouvons connaître que le relatif ou des faits en relation avec d'autres faits ; toute existence qu'on se figure au delà des phénomènes sensibles n'a pas de réalité et la métaphysique qui s'en occupe est une chimère.

Les sciences ainsi subordonnées à la philosophie sont *les mathématiques*, *l'Astronomie*, *la Physique*, *la Chimie*, la *Biologie* et *la Sociologie*. Toutes doivent être traitées par l'observation *des sens*, suivie de *l'expérimentation* et aboutissant à la généralisation nommée *Induction* ; elles sont l'unique base du *raisonnement déductif* pour démontrer les vérités scientifiques à l'exclusion de toute notion *a priori* et de toute hypothèse.

Cette doctrine, exposée par *Comte* dans son cours de *Philosophie positive*, est professée par des physiologistes et des médecins qui réduisent la vie à un pur mécanisme. Ce néantisme-là, emprunté à *Locke* l'empiriste, à *Condillac* le sensualiste, à *Gall* le phrénologiste, fut préconisé par les Drs Leblais, Robin et Littré, etc., en France, et par Stuart Mill en Angleterre ; du haut des chaires il s'est infiltré dans les masses populaires et actuellement, le peuple des villes et des campagnes l'a adopté et en fait sa règle de conduite. Tous sont Malthusiens déterminés.

Puisque la vie est éphémère, que de nous il ne reste rien, absolument, à quoi servirait la vie si elle n'était courte et bonne? Jouir vite et bien étant la règle, chacun veut posséder, par tous les moyens possibles. Les liens de famille se sont relâchés, les fils rêvent de la mort prompte des parents, et toute morale n'est qu'une convention à l'usage de tel peuple ; elle est changeante par nature, selon celui qui la pratique en tel milieu.

La masse envisage une révolution violente comme une nécessité ; pour se substituer à celui qui gouverne et possède, tout est bien et bon, et cela se dit et s'écrit !

Cette théorie néantiste, ou l'a vu plus haut, les de Goncourt, les Zola, les Daudet et bien d'autres la préconisent hautement dans leurs écrits ; comme

leurs lecteurs sont la majorité de la nation, ces derniers s'intellectualisent avec leurs idées, les trouvent sages et justes ; puis il y a des appétits matériels à satisfaire ! et quels appétits sans idéal, dont sont responsables les généralisateurs de cette idée, que nos vies sont purement et simplement des *éclatements*, comme dans ce rêve de Daudet, *d'une traversée dans un champ de genêts dont les cosses aux petits sons crépitants* CRÈVENT, comme nous mortels. Et voilà tout, pour définir la valeur de nos existences ! cela se répète, cela se met en pratique !

Citons un exemple, un fait parisien du mois de juillet 1896 ; il est topique et donne la note populaire d'aspirations positivistes chez les classes qui travaillent :

« *La bande des sacristains.* — Nous avons parlé de ces filous qui s'étaient fait une spécialité des vols dans les presbytères. On vient d'arrêter le recéleur des objets volés dans leurs excursions. C'est un certain Raieter, âgé de 56 ans.

A. M. Hamard, sous-chef de la sûreté, il a dit, tout en buvant un verre de lait qu'il s'était fait apporter, comment et pourquoi, ancien dessinateur sur châles, il s'était fait recéleur.

« Je gagnais, a-t-il dit, beaucoup d'argent sans peiner beaucoup. Cette industrie sombra. On n'a plus voulu porter de châles, et je n'ai plus eu de profession. Que faire? Apprendre un autre métier? C'était trop dur. J'avais quelques connaissances des affaires de Bourse : je m'y jetai tout entier et je fus assez heureux pour y réussir. Mais il me fallait une vie large. Au fur et à mesure que l'on vieillit, on aime davantage à avoir ses aises. Les ressources que je retirais de mes affaires de Bourse ne suffisaient pas à mes dépenses. On m'apporta un jour des titres volés, je les négociai et ce fut le commencement de mon métier de voleur. Je me mis en relation avec les gens de la bande des sacristains et j'écoulais, avec d'énormes bénéfices, tous les titres, bijoux, œuvres d'art qu'ils volèrent. Je crois bien que ces gaillards-là m'ont fait, au bas mot, passer comme 300.000 francs par les mains. Ça aurait pu continuer longtemps, toujours même, quand vous êtes venu me prendre. C'est fini de rire. J'étais tout de même bien heureux et vous auriez pu me laisser tranquille.

« Oh ! je sais bien ce que vous allez me dire, vous autres honnêtes gens : « Je suis un malhonnête homme. » Que voulez-vous ? J'ai de grands appétits, j'aime les femmes, les femmes jeunes, et si, pour satisfaire tous ces goûts, il faut devenir malhonnête, eh bien, allons-y ! Je me considère en ce monde (car vous pensez bien que je ne crois pas à l'autre) comme une plante qu'il faut entretenir le mieux possible, arroser avec soin pour qu'elle pousse bien

et embellisse, et si, pour subvenir à cet entretien, il faut se faire complice des voleurs et voleur même, je ne suis pas assez bête pour hésiter. Mon bien-être avant tout. J'ai un principe, le seul auquel je sois attaché, et ce principe, c'est celui-ci : Mangeons bien, buvons sec, procurons-nous, n'importe par quel moyen, toutes les jouissances, et, puisqu'il faut mourir, au moins mourons gras. »

Raieter était très considéré à Ménilmontant où il demeurait et où il menait une existence très retirée. On le prenait pour un honnête rentier.

Au moment de l'arrestation de ses complices, il avait été se cacher à Joinville-le-Pont, dans une petite villa, où il demeurait avec une jeune femme de 18 ans ».

Forcément on cherche, on veut réparer le mal engendré par une doctrine qui a permis à la science de progresser, mais qui a démoralisé et faussé toutes les consciences. *Il est des forces inconnues non définies*, que l'on retrouve et que l'on commente; toutes semblent nous convier à cet objectif : la recherche de l'au-delà.

Les anciens sages et les savants qui ont vécu, bien avant notre dernier déluge d'Ogygès, époque à laquelle une génération d'âmes incarnées avait fini son stage sur la terre, affirmaient, comme les positivistes néantistes de nos jours, que dans l'*Univers infini il n'y avait que de la substance à l'infini*. Plus logiques et mieux éclairés, ils ajoutaient : *a deux états*; *un état passif*, neutre et inintelligent de la substance (ou matière), dont tous les atomes sont *plongés* dans l'état *actif et intelligent*, qui *meut*; qui est DIRECTIF.

Atma contient l'*actif* et le *passif*; il est la raison et le mouvement. *Atma* c'est *Dieu*, ou *Jéhovah*, ou le *Grand Architecte*, ou le *Principe universel intelligent*, ou le *Fluide universel*, ou *la Force*, etc., noms divers dont la signification est la même, dès que l'on est d'accord sur ce principe : *La substance universelle infinie*, A DEUX ÉTATS.

Or, Atma ou Dieu, qui est l'ordre et la raison même, doit fatalement se manifester; et comme il n'y a pas de mouvement créé, qu'il n'y a que des mouvements préexistants, en conséquence, Atma a tout intérêt à former des groupements d'atomes passifs, ou bien de matière neutre et passive; les nébuleuses, les soleils, les planètes, etc., sont des groupements d'atomes passifs, déterminés par Atma.

Dès lors, il est inutile d'ajouter que la pierre, les cristaux, les minéraux sont des groupements d'atomes passifs et neutres; il en est de même des végétaux, des animaux, avec le corps de l'homme, au plus haut degré de l'échelle zoologique. C'est toujours là de la substance neutre mue par la substance intelligente.

L'action d'Atma est fatale, logiquement et nécessairement fatale toutes

les fois qu'elle s'applique au minéral, au végétal et à la brute ; mais l'action de Dieu-Atma cesse d'être fatale, quand elle s'applique à l'homme mieux outillé, et partant plus libre.

Avec sa main et son pouce opposable, l'âme qui se sert des cinq sens dont le corps est armé, pouvant ainsi toujours mieux étudier le monde extérieur, devient responsable de ses actes, et cette responsabilité augmente d'autant plus que cette âme a mieux conscience de ses acquits intellectuels.

L'âme est une parcelle d'Atma, ou de Dieu substance active universelle et infinie, ne l'oublions pas. En elle il y a tous les devenir, mais il faut qu'elle les réalise successivement, *à l'aide du travail.*

On a dit, fort justement, qu'Atma, comme substance, *est en tout, partout* et *pénètre tout*; aussi *qu'Il est, fut et sera*, comme les Egyptiens lettrés et astronomes l'avaient inscrit sur l'entrée du temple d'Isis et Osiris, à Philæ.

Atma, nécessairement et fatalement, produit éternellement, avec continuité, tous les phénomènes physico-chimiques nécessaires au mouvement et à la vie universelle, parce qu'il est l'ordre et la justice même.

« La doctrine de ces anciens sages, proteste contre nos idées acquises en fait de cosmogonie, de philosophie et de morale, etc., à un tel point qu'on s'est demandé, bien souvent, si la vulgarisation de telles vérités n'était pas prématurée? Notre éducation ne nous prédispose pas à juger les choses d'un certain ordre, avec le calme et l'indépendance d'esprit que comporte la justice et la véritable méthode d'investigation scientifique ; heureusement, dans notre siècle, l'instruction scientifique est un correctif efficace et exceptionnel. une suffisante compensation, et ce qui n'eût pas été pratique il y a cinquante ans, ce qui eût été un danger il y a un ou deux siècles quant aux vérités à énoncer, se peut actuellement, car l'heure est venue où tout doit être dit pour les initiés affranchis des préjugés et des erreurs que la passion et la domination tyrannique des sens fait naître ».

Voici l'exposé de l'un des principes de la philosophie de ces anciens sages, à la science très profonde :

La connaissance de ce principe est nécessaire pour comprendre le sens du verset sanscrit suivant : ... PITROS) *de ton choix*, « *Brahmè ! fils de tes œuvres et du père* ... *écoute la parole de* BROHMO. »

Après quelques versets d'introduction dont nous aurons à parler, ces sages de jadis présentaient la série de leurs enseignements par cet appel à l'initié. « Ce verset renferme des assertions de la plus haute importance et pour en faire comprendre la justesse, présentons quelques considérations pour nettement déterminer ce que l'on doit entendre par les mots *ordre* et *justice*, sans lesquels ce verset resterait obscur, peut-être incompréhensible.

« Ce qui s'appelle ORDRE, en physique, prend le nom de JUSTICE en psychologie.

« L'ordre et la justice appartiennent à un égal degré au domaine de la raison ; à ce point de vue les deux se confondent et ne font qu'un.

« Mais par sa nature, l'*ordre* diffère profondément de la *Justice* : le premier est fatal, la seconde est intentionnelle ; l'*Ordre* dans le domaine physique, c'est la négation de la liberté, et dans le domaine psychologique il en est l'affirmation. En empruntant nos arguments à la science moderne, nous allons nous expliquer.

« 1° L'effet immédiat de deux atomes d'hydrogène et d'un atome d'oxygène (1) est la production d'une molécule d'eau chimiquement pure.

« 2° L'effet médiat de la combinaison des deux principes *mâle* et *femelle*, dans les conditions normales, est, pour l'espèce humaine, la production d'un être humain.

« Jamais il n'est arrivé et jamais il n'arrivera que la première combinaison donne un autre produit que la molécule aqueuse, et que la seconde combinaison donne un autre résultat que l'être humain ; c'est la nécessité, c'est le résultat forcé de ce principe : *que des causes identiques ne peuvent produire que des effets identiques*.

« En est-il de même pour la production des phénomènes qui sont du ressort de la psychologie? des phénomènes qui procèdent de la volonté de l'homme? Assurément non, car cette volonté est libre jusqu'à l'abus. Elle est libre, jusqu'à méconnaître la nécessité de l'ORDRE qui est la condition absolue de la *félicité*.

« Pris dans le sens de la marche des phénomènes physiques, l'ORDRE est donc nécessaire, et FATAL, comme nous l'avons dit ; pris dans le sens de la production des phénomènes psychologiques (et là il prend le nom de justice), il est nécessaire, mais il n'est pas fatal ; comme il dépend de la volonté de l'homme, il est donc intentionnel.

« En partant de ce principe, par le fait de son avènement fatal à la vie, déterminé par la combinaison normale des deux principes mâle et femelle, et comme il participe en même temps à la nature psychologique par le fait de la volonté libre que lui seul possède parmi les êtres, il est impossible d'admettre que, dans de telles conditions, notre jugement sur la nature humaine tel qu'il a prévalu de tout temps ne soit pas erroné ; pour mieux préciser,

(1) On obtient très facilement cette combinaison, au moyen d'un instrument de laboratoire, l'eudiomètre, instrument inventé pour l'analyse de l'air. Son usage s'est étendu à la recherche de la composition d'un grand nombre de gaz, tels que l'air. Le plus usité est celui dont la construction se base sur la propriété dont jouit l'étincelle électrique, de provoquer la combinaison de certains mélanges gazeux. M. Régnault l'a perfectionné.

qu'il ne soit pas en opposition, précisément, avec l'idée que nous nous faisons de l'ordre et de la justice.

« Rien n'est plus absurde, en effet, que cette prétention de vouloir qu'un homme issu d'une combinaison physique, ou physiologique si l'on veut, à laquelle sa volonté aurait été absolument étrangère, soit jeté à son insu en dehors de tout consentement de sa part, sur la scène du monde et dans un milieu qu'il n'a pas choisi, qui lui peut être antipathique et nuisible par la suite ? Quoi de plus absurde, disons-nous, que de prétendre pour cet homme une responsabilité quelconque, soit envers le milieu qui l'a vu naître, soit envers la société ou l'humanité entière ?

« Pour établir cette responsabilité les lois religieuses argueront en vain de la liberté inhérente à la volonté humaine, dont le coupable aurait abusé, car là, précisement gît l'erreur.

« Pour vouloir que l'être doué de raison, de volonté, de liberté, soit en effet tenu de répondre de ses actions, il faut que cette liberté et cette volonté interviennent dans *le choix* du milieu dans lequel il lui convient de vivre ; or, si ce milieu lui est imposé, que ce soit par le fait d'une divinité supposée, que ce soit par l'effet du hasard comme certains le prétendent ; ou, plutôt et mieux, que ce soit par la suite d'une combinaison physique, comme nous l'avons dit, le fait n'en est pas moins constant : *que dans l'une ou l'autre de ces suppositions il y a contrainte, et partant, absence de liberté. Dès lors toute* RESPONSABILITÉ CESSE.

« C'est là le problème social qui eut le privilège d'embarrasser le plus tous les législateurs, les chefs de religion et les philosophes. Le mérite de sa solution revient, comme nous le verrons par la suite, tout entier à la pénétration du génie des anciens sages, ces hommes de haute science dont Gœtomo fut un type parfait.

« Autre verset sanscrit : *Le brahme auquel s'adresse la voix de l'éternelle sagesse n'est point sorti du néant* (1).

« En dehors de la littérature sanscrite, on rencontre difficilement des expressions dont l'originalité égale la justesse, comme dans le verset ci-dessus.

« Cette vérité ainsi restreinte à sa formule négative n'eût jamais pu servir de base à un système complet de philosophie positive, car c'était une vérité incomplète. Voici comment les anciens savants, au temps de Gœtomo, ont compris cette partie du grand mystère de la vie ;

« *La rentrée de l'être* (2) dans la sphère d'activité de la vie, et le choix du

(1) La traduction littérale du sanscrit, est exactement : La production de ce qui n'est pas ne se voit pas ; c'est-à-dire : On ne voit rien sortir du néant : *No asató vidyaté bávas.*

(2) *La rentrée*, et non pas *l'entrée de l'être*. Nous retrouverons la démonstration de ce fait dans un autre verset de cette intéressante traduction du *Somodœvo*.

milieu auquel il appartiendra, ne sont du ressort, ni du *caprice*, ni du *hasard*, ni de la *volonté* plus ou moins prépondérante d'une autorité quelconque, ni a plus forte raison du *néant* qui est l'absurde.

« Ces deux faits dépendent exclusivement des éléments qui constituent d'une manière intégrale l'essence même de l'être ; ces éléments sont la *nature*, l'*étendue* et la *forme*.

« Or, comme la nature de l'*être* dépend de la *nature* des connaissances que dans la vie d'activité il s'est assimilées par son travail ; — que *l'étendue* dépend de la somme des connaissances assimilées ; — qu'enfin *les formes* résultent de la disposition, du genre et de l'ordre de ces mêmes connaissances, les sages hindous en ont conclu que le Brahme, l'être en général, n'est point le fils du néant, *mais, ce qui est autrement précis*, que le Brahme, que l'être est FILS DE SES ŒUVRES !... Conclusion complétée par cette autre expression : Et *du père, des parents*, ou plus correctement : *Du père et de la mère de son choix*. Le terme sanscrit *pitri*, qui signifie père, prend la signification de *père et mère* toutes les fois qu'il se trouve décliné au génitif du duel, — *pitrôs* —. Comme cela résulte du texte.

« Nous nous permettons également une remarque, sur la signification du mot *choix*, compris dans ce verset. A la place où il figure, ce mot nous semble loin d'exprimer l'idée d'une action libre de la volonté, tel qu'il paraît l'impliquer à première vue. Ici, une objection se présente.

« En effet, si le choix du milieu auquel appartiendra l'être, lors de son avènement à la vie d'activité, dépend de la nature, de l'étendue et des formes qui le caractérisent, dans ce cas, disons-nous, c'est bien moins d'un choix qu'il s'agit dans l'acception du mot, que d'un phénomène dont le nom est moderne, celui de la *sélection* darwinienne ?

« Comme nous allons le voir, il s'agit bien d'un choix dans la véritable acception du mot.

« C'est un point acquis à cette antique philosophie, que la faculté de choisir inhérente à l'être humain en possession des organes des sens, comporte la possibilité d'aller jusqu'à l'inconscience, même à l'absurde ; par contre, la faculté de choisir chez l'être humain dépourvu des mêmes organes, ne comporte pas le moindre écart de la plus rigoureuse logique.

« Or, comme dans le cas présent, il s'agit précisément d'un acte volontaire de l'être humain, placé dans ces dernières conditions, acte qui le porte à s'assimiler à un milieu qui lui est mieux adapté qu'un autre par la nature, l'étendue et les formes (acte auquel il n'est d'ailleurs aucunement forcé de se soumettre), dans ce cas, affirmons-le, le terme de *choix*, adopté logiquement, est très correct, à l'opposé de celui de *sélection*, lequel exprime l'idée d'un phénomène physiologique, où l'action de la volonté est absente. »

Nous continuerons cette étude scientifique et profondément philosophique, pour commenter le mot sanscrit Atma, et ce verset si important : *Je suis Atma raison mouvement ; je n'ai ni durée ni borne ; je comprends l'atome passif.* C'est une œuvre collective, sous la direction d'un Maître.

Pour cet ordre de pensées il ne faut pas raisonner avec les préjugés de l'école positiviste néantiste, mais avec la pure et simple raison ; *il faut en méditer* longuement, pour en sentir la profondeur et en saisir le grand esprit de justice. Ce fut l'œuvre des penseurs antiques, œuvre ressuscitée par un ingénieur astronome moderne ; nous la publierons en un volume, pour rendre hommage s'il y a lieu à qui de droit, et avec le consentement de quelques initiés. Nous avons voulu préparer nos lecteurs à ce nouvel ordre d'idées, que complètera un ouvrage sous presse : *Dans les Temples de l'Himalaya.* Ces données se juxtaposent à l'œuvre d'Allan Kardec.

P.-G. LEYMARIE.

LE MERVEILLEUX, LA SCIENCE, LA PRESSE

Chaque jour apporte son grain de sable pour la construction du temple futur de l'au-delà ; où, pour mieux dire, apporte un fait nouveau, pour prouver la survie et la réalité des esprits basées sur un ensemble de faits.

Patiemment, depuis 1850, les documents ont été classés ; la *Revue Spirite* en contient des plus intéressants et de très instructifs depuis sa création, et nous formons déjà le 39e volume de 748 pages chaque, de cette collection grand in-8.

Les maisons hantées, les apparitions constatées ne se comptent plus et il y en a toujours de nouvelles ; cette année, 1896, en donne en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en France, etc.

Dans les Iles Britanniques, c'est la dame à *robe crème d'Onslow*, qui joue à la dame blanche d'Avenel ; c'est *Schlatter*, le guérisseur américain, disparaissant tout à coup comme le ferait Apollonius de Tyane ; ce sont les guérisons du *toucheur des Cévennes*, qui prie aussi, fait marcher les paralytiques et obtient des cures évidentes réputées incurables ; c'est tout Paris se réunissant rue Paradis, pour entendre les *prédictions de l'ange Gabriel*, sous la poussée de Drumond et de son secrétaire ; c'est, à *Valence-en-Brie*, l'apparition de l'esprit *Wlinski* ; enfin, la Vierge apparaît au pied d'un orme, à *Tilly-sur-Seules*, dont les habitants demandent cette réalisation d'un beau rêve : une cathédrale dorée et un pélerinage, comme à Lourdes !

Beaucoup sont allés à Tilly-sur-Seules, et pas n'est besoin d'y séjourner

plusieurs jours pour connaître ce qui s'y passe et ce qui s'y dit ; les reporters de cent journaux en ont causé et c'est en lisant leurs appréciations qu'on peut bien juger de cette cause, aussi de celle qui se déroule à Valence-en-Brie, chez M. Lebègue, près de Fontainebleau, et à Agen, chez M. F....

Il ne nous déplaît point, ce constat universel de journalistes, de prêtres et de docteurs, puisque tous ont des prétentions à l'infaillibilité ; si nous eussions été à Valence-en-Brie, avant qui que ce fut, et que nous eussions fait un compte rendu, ces mêmes infaillibilistes laïques et cléricaux eussent déclaré que M. Josse avait créé de toutes pièces une série de phénomènes ; on nous eût taxé de charlatanisme.

Voici, en substance, ce qu'ont prétendu et écrit nos très aimables adversaires, après enquêtes sérieuses et suivies.

P.-G. LEYMARIE.

Notre confrère Sorgue est allé, à ce sujet, interviewer M. Aksakof et voici comment il nous rapporte son entretien avec l'auteur bien connu d'*Animisme et Spiritisme*.

INTERVIEW DE M. AKSAKOF
Tiré du *Radical de Marseille*, 9 juillet 1896.

Les prodiges — ou les prétendus tels — que la presse enregistre presque quotidiennement, ont donné un regain d'actualité aux sciences occultes en général, et au spiritisme en particulier.

Le « merveilleux » étant à l'ordre du jour, il m'a paru tout indiqué de demander à M. Aksakof, de passage à Paris, son avis sur les faits curieux de Tilly et de Valence-en-Brie. A cet égard, l'opinion de M. Aksakof était intéressante à connaître, car l'auteur de ce très intéressant et très documenté ouvrage : *Animisme et Spiritisme*, — de même que Crookes, Wallace, Wagner et autres savants de réputation, — est un tenant de la doctrine spirite, doctrine qui, aux Etats-Unis seulement, compte 5 millions d'adeptes.

M. Aksakof, bien qu'ayant dépassé la soixantaine, est encore très vert ; sa belle tête, d'un type étrange, intelligente et rêveuse, possède une puissante séduction.

Le directeur de la revue *Psychische Studien* parle français comme un Russe, c'est dire avec quelle élégance !

Voici notre entretien :

— Les croyez-vous réelles, ces apparitions de Tilly que quinze cents personnes prétendent avoir vues?

— Certainement, elles peuvent être réelles ; mais aussi il se peut parfai-

tement qu'elles soient simplement des illusions subjectives. Je ne serais pas surpris s'il ne s'agissait là que d'une hallucination collective.

— Papus attribue à des sortilèges les « diableries » de la maison, dite hantée, de Valence-en-Brie ; partagez-vous sa manière de voir?

— Sans doute, une action physique humaine et intellectuelle peut s'exercer à distance, comme l'a démontré expérimentalement M. de Rochas. Aussi, l'hypothèse de l'envoûtement n'a-t-elle rien d'inadmissible. Toutefois, j'inclinerais à croire que les faits constatés à Valence-en-Brie sont l'œuvre de ce qu'on appelle vulgairement les « esprits » — c'est-à-dire d'intelligences supra-terrestres — d'un ordre inférieur, bien entendu.

— Et le moyen de s'assurer que l'invisible mais si brutal persécuteur de la famille Lebègue appartient au monde astral ?

— C'est très simple : Qu'un cercle de spirites se réunisse dans la maison qui est certainement ou maléficiée ou hantée. Si esprit il y a, eh bien, on liera conversation avec lui. Alors on saura *qui* il a été dans ce monde-ci et *pourquoi* il vient tracasser les vivants. Et une séance de ce genre mettrait probablement un terme aux agissements du mystérieux persécuteur.

— Et comment donc les spirites pourraient-ils accomplir ce miracle?

— En priant gentiment la malveillante volonté de bien vouloir cesser ses manifestations hostiles ; les « invisibles » — on l'a souvent constaté — sont très sensibles à une prière affectueusement adressée !...

— Alors, vraiment, la réalité du monde occulte vous paraît démontrée ?

— Et cela par l'expérimentation. Oui, indéniablement, le fait de l'existence individuelle après la mort est établi, — et la question de l'identité du moi, au point de vue subjectif, acquiert des droits qui lui ont été refusés jusqu'ici.

M. Aksakof conclut :

— Lorsque les faits spiritiques seront acceptés et établis dans leur totalité, la philosophie devra en conclure, non à l'existence d'un monde surnaturel, d'individus surnaturels, mais à celle d'un monde de perceptions transcendantales, appartenant à une forme de conscience transcendantale, et les manifestations « spiritiques » ne seront plus alors qu'une manifestation de cette forme de conscience dans les conditions de temps et d'espace du monde phénoménal.

INTERVIEW DE M. AKSAKOF

Tiré de la *Patrie* du 23 juin 1896.

Phénomènes physiques et psychiques. — Avis d'un conseiller d'Etat russe.

M. Alexandre Aksakof étant de passage à Paris, je me suis empressée d'aller l'interviewer : j'étais très curieuse d'entendre causer le savant russe

— un tenant du spiritisme — sur cette question du merveilleux, dont on se préoccupe fort aujourd'hui, dans un certain milieu scientifique, et qu'il connaît à fond, comme on peut en juger, en lisant son livre : *Animisme et Spiritisme*. Ajoutons que c'est M. Aksakof qui prit l'initiative de convoquer, à Milan, une commission de savants. à l'effet de soumettre à un rigoureux examen des phénomènes médianimiques, qu'affirmait César Lombroso, grand criminaliste italien, phénomènes qui se manifestaient par l'intermédiaire d'une paysanne, Eusapia Paladino. Ladite commission se sépara au bout de quatre semaines d'expériences, après avoir signé un stupéfiant compte-rendu qui, à bon droit, jeta le trouble dans le monde de la science..

*
* *

— L'extériorisation de la motricité, ainsi que celle de la sensibilité, sembleraient prouver l'existence de notre double, non point celle d'êtres supraterrestres ?

— C'est juste, nous répond M. Aksakof ; mais ce qui est surtout troublant dans les expériences d'Eusapia, c'est le phénomène physique se manifestant à côté d'un phénomène d'ordre intellectuel.

La grosse question est de savoir à quel facteur les attribuer.

— Ne seraient-ils pas simplement dus à l'effet d'une force psychique, émanant du cerveau en suractivité du médium ?

— Cette solution s'impose, quand les phénomènes sont en rapport avec les connaissances intellectuelles de ce dernier. Mais lorsqu'on constate des phénomènes absolument en dehors de la mentalité, non seulement du médium, mais encore de tous les assistants, force est bien alors de chercher une autre hypothèse.

— Et cette hypothèse est ?...

— L'intervention de l'esprit d'un défunt. Supposez que vous receviez une communication écrite dont le contenu, le style caractéristique ou l'écriture porte le cachet d'une individualité disparue qui s'affirme par cette voie. Je vous demande au nom de quelle logique vous lui refuseriez la personnalité qu'elle revendique ?

— Est-on souvent favorisé de pareils messages ?

— Souvent, non ; quelquefois, oui.

— Maintenant, que pensez-vous des prétendues « matérialisations » ?

— Qu'elles sont réelles, comme il m'a été donné de le constater. J'ai eu, entre autres, la bonne fortune de voir la fameuse Katie King, et aussi le plaisir de converser avec cette belle et charmante personne.

Et, souriant énigmatiquement, mon aimable interlocuteur d'ajouter :

— Je possède même un précieux souvenir de Katie : un de ses cheveux,

un vrai cheveu. Quoi d'étonnant ? La forme matérialisée n'était point une ombre, mais une femme en chair et en os, qu'on pouvait toucher, palper... M. Crookes, le célèbre physicien anglais, a compté souvent les pulsations de sa belle visiteuse de l'au-delà.

— Tout cela paraît bien extraordinaire.

— N'empêche que cela est, répond énergiquement M. Aksakof, qui conclut :

Indéniablement, l'autre monde existe et nous marchons à sa découverte.

|SORGUE.

A VALENCE-EN-BRIE

Dans cette dernière pièce, raconte un rédacteur de l'*Eclair*, tout est dans un inénarrable désarroi; les fauteuils, de lourds crapauds recouverts d'étoffes grisâtres, sont répandus, le ventre en l'air ; une petite table vide-poche est renversée et les objets qui la remplissaient jonchent le sol; la pendule qui ornait la cheminée est à deux mètres en avant couchée sur le tapis et arrêtée; de toutes parts c'est un inextricable confusion de tout ce qui garnissait le salon.

« Tout était en place le matin, nous dit la servante, les meubles étaient debout, la pendule sur la cheminée, les portes et les fenêtres fermées. Vers onze heures, comme nous étions à déjeuner dans la cuisine qui se trouve à gauche du salon, nous accourons et nous trouvons tout dans l'état que vous voyez. Comme nous entrions la voix se fait entendre dans ce coin là, à gauche : « Laissez tout cela, vieille bourrique, ici je suis chez moi, je me « plais comme cela, ne touchez rien ». Comme je me sauvais, continua la vieille servante, voilà que le piano qui est dans l'autre pièce — fermée et fermée à clef — se met à jouer.

Ceci ne fut pas la seule manifestation de la matinée; il paraît qu'un de nos confrères du *Journal*, dès son entrée sous le large porche de la maison, fut salué d'une salve d'injures débordantes et intarissables par la voix qui semblait sortir de sous terre, d'entre les pavés dallant l'entrée, et qu'un long dialogue s'engagea entre eux.

Du moment que la loi accorde des interwiews, nous n'avons qu'à attendre une audience. « Ce sera peut-être long, nous fait-on remarquer en nous montrant la foule qui encombre la maison, car « l'esprit » ne vient jamais quand il y a tant de monde ».

Pour prendre patience, nous regardons les dégâts commis depuis quelques jours : sur la façade de la maison tournée vers le jardin, une douzaine de vitres ont été brisées — brisures circulaires pour la plupart ; avec

des éclats en rayons, le choc provenait de l'extérieur et gagnait l'intérieur.

Nous descendons dans la cave où se sont produites les premières manifestations — cave immense à compartiments communiquants. On nous montre le tas de charbon où venait puiser la jeune servante lorsqu'elle vit sa bougie se souffler et qu'en même temps elle entendit une voix lui dire : « Eh ! la petiote. » Plus loin, c'est une porte fermée au verrou un soir et qu'on a trouvée ouverte le lendemain. Comme on l'avait laissée ainsi, quelques heures après on la retrouvait fermée et barricadée avec un lourd tonneau et une longue planche qui se trouvait dans une cave intérieure. Ce qui semble le plus étrange, c'est, au premier étage, une glace d'une forte épaisseur qui, en deux points différents, a été percée de part en part, par un trou circulaire très net autour duquel s'entoure une brisure de forme ellipsoïde.

Et à la découverte de chacune de ces manifestations, c'est la voix qui recommence : « Je resterai ici jusqu'au jour où cela me plaira de m'en aller, ou plutôt jusqu'au jour où ceux que je veux voir partir seront partis. » Le tout entremêlé de jurons et d'expressions où le mot de Cambronne semble une douceur en comparaison du reste.

Et ces voix, ces jurons, ces interpellations tout le monde les a entendus dans la cave, au rez-de-chaussée aussi bien qu'au premier.

Mme Lebègue, la mère, alitée au premier où on ne peut plus la voir d'ailleurs, épuisée qu'elle est par toutes ces émotions, se retournait sur son lit en disant à voix basse : « Je voudrais bien boire... » Aussitôt du mur noir une voix retentissante dit : « Charlotte, Charlotte ! ta mère demande à boire. » Et Charlotte, la petite fille de la malade, une charmante enfant de neuf ans, accourt, entend et ne voit rien.

Tous ceux qu'on interroge dans le proche voisinage, qu'ils soient crédules ou non, affirment la réalité des voix entendues : les personnes les plus honorables et les moins capables de supercherie, les plus exemptes par leur âge, par leur tempérament, de toute hallucination ou de toute influence, quelle qu'elle soit, ont entendu distinctement la voix. C'est M. Hainot, le maire de Valence, l'instituteur, le curé — qui, interrogé par nous, se refuse d'ailleurs à voir une manifestation diabolique en ces étranges phénomènes.

« Je l'ai entendue, et entendue très exactement, nous dit-il. Mais je remarque un fait très particulier, c'est que cette voix, nette et distincte lorsqu'elle se fait entendre près d'un des murs mitoyens qui terminent la maison, devient beaucoup moins distincte lorsqu'elle part d'un autre endroit, au milieu d'une pièce, par exemple ; dans ce cas, le son et les into-

nations de la voix rappellent exactement les expériences de ventriloquie ; est-ce là une explication ? je ne sais... De même pour les objets déplacés, il peut y avoir une machination quelconque qui a encore échappé à nos recherches, mais qui n'en existe pas moins... »

Et les incrédules parlent de souterrains, de puits insondables, de conduites et de canalisations qui longent les maisons.

M. le Dr Paté dit qu'il a lui-même entendu la voix et qu'elle l'a apostrophé toutes les fois qu'il s'est dirigé vers un coin du mur. Il n'a rien vu.

— Mais, conclut-il, c'est étrange et il faut bien avouer qu'il y a quelque chose »

Enfin, l'enquête du commissaire de police conclut dans le même sens.

Voilà bien la maison, non seulement hantée, mais... patentée du diable !

LA MAISON HANTÉE

(Tirée de *l'Eclair*, du 28 juin 1896.)

Je ne croyais pas si vite contrôler la remarque que je faisais il y a quinze jours à cette place, sur la présence dans la plupart des maisons hantées d'une fillette ou d'une jeune fille que travaille sa crise de puberté. Parfois cependant c'est un adolescent mâle, notoirement névropathe, mais pour les conclusions que l'on voudrait tirer de cette constante coïncidence, le sexe n'importe point.

A Valence-en-Brie, il y a une jeune fille, une bonne qui paraît avoir une vingtaine d'années et qui n'en aurait que dix-sept. Elle est d'une santé physique exubérante et dans un état de virginité lourd à sa vocation sensuelle ; un mari lui agréerait. Par une ironie singulière, le farceur inconnu qui hante la maison, grossier avec tous, pour la « p'tiote » a quelque prévenance ; il se présente comme un prince russe, habitant Marseille, est épouseurs de bergère, et que volontiers il lui accorderait sa main.

Car dans la nouvelle maison hantée, l'esprit n'est point que frappeur, il parle. On entend une voix qui sort d'on ne sait d'où, qui tient des propos malicieux sur les gens du pays, rabrouant qui lui déplaît, dans un style bas, indigne d'un seigneur russe, fût-il ivre. Tout le monde l'a entendu sans excepter les gendarmes qu'il a accueillis par une de ces plaisanteries au sel de cuisine qui lui sont familières: il a raillé l'odeur de leurs bottes. Les locataires, les voisins, le curé, le médecin, les gendarmes ont battu la maison de la cave au grenier, ils ont fouillé le jardin, exploré les communs, ils ont

usé de ruse et de menace : ils n'ont pu découvrir le drôle qui joint à la science du prestidigateur celle du ventriloque

La maison est bouleversée, les meubles mis sens dessus dessous ; les assiettes virevoltent, des verres deviennent mitraille ; les carreaux s'éloilent, les portes s'ouvrent et se ferment comme dans un vaudeville de Cluny. C'est le sabbat indicible, absurbe, incohérent. Et au milieu de ce vacarme, toujours cette voix railleuse, cette voix de basse profonde, au service d'un intrus sans respect qui jure, en sacrant, qu'entré dans la maison ce n'est point la police qui l'en fera sortir,

La p'tiote n'a nul effroi de cet hôte incommode, encore qu'elle inaugurât ses facéties. Elle était à la cave et prélevait du charbon quand il souffla sa bougie ; c'était le prélude de ces mystifications qui achèvent — et c'est là le douloureux — une pauvre vieille impotente.

Le parquet est prévenu : il enquête, il en sera cette fois, comme toujours pour sa peine. Jamais enquête de cet ordre ne donna de résultats. Il convient de le retenir. Le fait est capital.

J'ai vu la maison hantée de la rue Ducouëdic, dont les *spirites* firent le siège vainement ; j'ai constaté ainsi que tous les visiteurs des désordres : meubles bousculés, vitres cassées, bols en éclats, et j'ai recueilli l'impression d'effroi des malheureux locataires. J'ai vu sur place la police furetant en pure perte et néanmoins soutenant, avec des airs entendus, qu'elle se chargeait des mauvais plaisants. Or, elle s'est retirée confuse de n'avoir rien découvert. « Ce sont les morts des catacombes, dont les émanations gazeuzes agitent le sol », disaient des gens qui expliquent avec facilité ce qui ne leur coûte à penser nulle peine : ils oubliaient que les morts des catacombes, en poussière depuis longtemps, n'exhalaient plus de gaz. Une fosse d'aisance accusée de ces méfaits fut innocentée par la compagnie.

Sur le boulevard dédié au sceptique Voltaire, une maison s'emplit tout à coup de bruits furieux inattendus : on eût dit d'une canonnade dans la muraille ; les planchers oscillaient, les portes vibraient dans leurs cadres, mais les objets n'étaient pas déplacés. Les ingénieurs visitèrent la plomberie et ne surprirent rien qui pût expliquer ces choses. On soupçonna un imposteur. La police envoya M. Jeaume ; ce brigadier est moins heureux s'il s'agit d'arrêter des manifestations que des assassins ; le bruit se fit en sa présence et son flair ne lui en révéla pas la cause. Si, du moins, il donna à cette canonnade un prétexte sur lequel il serait peu décent d'insister. Le commissaire de police, M. Leygonie, se borna à se retirer, avouant son incompétence.

Il y a une cinquantaine d'années le quartier Latin fut mis en émoi par des faits analogues. C'était au coin de la rue des Grés. Il se trouvait là un

chantier de bois et de charbon avec une petite maison élevée d'un étage. On démolissait alors l'ancienne enceinte de Philippe-Auguste. Jour et nuit d'énormes pierres étaient lancées contre l'humble bicoque, bientôt percée à jour. La police se mit sur pied. On surveilla. On fouilla. Cela dura trois semaines. La mitraillade diminua d'intensité, puis cessa. La préfecture fit savoir qu'on avait arrêté et emprisonné le farceur qui se livrait à ces exploits catapultueux. Malheureusement pour le crédit de cette version policière, jamais le coupable ne passa en justice, ce qui donna à supposer que rue des Grès pas plus qu'ailleurs on n'arrêta le malfaisant...

On ne peut pas dire qu'il rencontre chez ses victimes une certaine complicité : l'opinion ne lui est pas davantage favorable. Il a contre lui, outre la perspicacité des policiers, la curiosité et la colère de chacun avide d'avoir la clef du mystère, et si l'on fut berné, la vengeance du coupable. En 1850, une maison hantée en Amérique troubla si fort l'esprit des habitants que quatorze mille d'entre eux, par voie de pétition, demandèrent au Congrès la répression, s'ils étaient mystifiés, des faits dont ils avaient été les témoins, ou, si ces faits étaient authentiques, leur étude.

La science officielle, endormie sur le mol oreiller de ses habitudes, fait la sourde oreille quand on la prie d'observer ces choses. On a la robe de professeur et les avantages attachés au grade ; on s'est fait une petite conviction orthodoxe et portative, qui ne brusque pas les idées reçues, et l'on fait son bonhomme de chemin sous la pluie des décorations données aux savants bien sages. Qu'irait-on s'embarquer sur la galère qui fait voile vers l'inconnu ? Pour aborder où ? La négation est plus simple, cette négation supérieure, impertinente, qui le prend de haut avec le témoin de bonne foi. « Vous avez la fièvre, mon ami ! » Galilée ne trouverait pas d'adversaires moins résolus aujourd'hui qu'en son temps, et courrait les mêmes risques : « Ah ! elle tourne ! Mon pauvre bonhomme, c'est ta tête qui tourne ! »

Vous verrez que pas un de nos gros bonnets, ne fût-ce que par un acquit de conscience, ne fera le voyage de Valence-en-Brie, que pas un de ceux dont c'est la mission de mettre la science au courant, ne cherchera à pénétrer le secret de ces hantises — ou de ces sottises. — D'aucuns brûlent du désir de voir, d'apprendre, de comprendre, mais en ce déduit ils compromettraient leur réputation. Il ferait beau voir, en vérité, qu'on les rencontrât en société des badauds de toutes les chapelles ; qu'en dirait le concierge de l'Institut ! Braver le ridicule n'est point en France un acte sans courage, mais ce courage-là, vous verrez qu'aucun d'eux ne le montrera. Ils ont la science couarde.

C'est fâcheux. De telles études élargiraient l'horizon. Par elles, nous y verrions un peu plus loin et un peu plus haut. Nous démêlons confusément

un état nouveau de la matière, subtil et fugace. Il est en nous et il nous enveloppe. Il émane de notre corps et notre corps s'en pénètre. Comment le nommer ? Apprenons d'abord à le reconnaître. D'innombrables témoignages le dénoncent. Ils sont formels. Longtemps on n'eut que des preuves orales : on a des preuves écrites. L'irrécusable photographie convainc les douteurs acharnés. Le cliché auquel rien n'échappe recueille, dans la nuit, à l'appel du Dr Baraduc, l'image lumineuse d'énergies vitales. Qu'est-ce que ces tourbillons, ces sphères ces apparitions que la plaque, exposée dans les ténèbres absolues où des êtres humains concentrent leurs pensées fixes, enregistre avec une docilité qu'on n'avait pas devinée encore ?

La maison hantée de Valence-en-Brie serait la première que l'hilarité sans plus pourrait accueillir d'aussi balourdes manifestations. C'est la centième, c'est la millième. C'était hier à Paris, c'est à Valence ce matin, ce sera demain ailleurs. Les histoires de revenants qui alimentaient les veillées campagnardes n'étaient que l'interprétation naïve de faits authentiques. Les maisons hantées sont aussi vieilles que le monde.

L'observation la plus précise est celle que rapporte M. de Rochas. Elle fut faite à la Constantinie, près de Limoges, le 31 mai dernier par M. Maxwel, substitut du procureur général. Une maison d'habitation bourgeoise, occupée par deux dames et une jeune bonne, fut le théâtre des scènes ordinaires : lit bousculé vaisselle mise en pièces, objets matériels, déplacés sans contact apparent. Une fumée épaisse s'échappa d'un lit où il n'y avait *ni flamme ni foyer*. Le maire, au cours de son enquête, assista à ces faits et n'en découvrit pas la raison.

La jeune bonne, impubère, était âgée de dix-sept ans, maigre, délicate, sœur d'une somnambule et fille d'une mère extravagante. Les désordres ne s'accomplissaient point hors de sa présence, ni la nuit pendant son sommeil. Elle s'en alla, ils cessèrent.

Il y a à Valence-en-Brie une bonne de cet âge, dont nous ne savons psychologiquement rien. Elle eut la primeur du charivari, dans la cave, quand sa chandelle fut soufflée. J'avais prié mon ami Goret, qui fit la remarquable enquête qu'on a pu lire hier matin, de chercher à connaître les antécédents de cette bonne. Il a relevé cette particularité que déjà chez ses derniers patrons elle se prétendit l'objet de poursuites occultes.

Expliquer, c'est beaucoup se hâter ; constater dans l'état actuel de notre ignorance, c'est peut-être suffisant.

Sur ce champ d'expériences, si capricieux, chacun tire la couverture, à soi. Le spirite dit : « C'est un esprit incarné » ; l'occultiste dit : « C'est un élémental qui a trouvé en un vivant le principe qui l'alimente. »

C'est le Horla, dirait Maupassant, déjà affolé alors que le prêtre prononce « c'est le diable », et se signe.

Le diable m'emporte si je sais ce que c'est, mais je sais bien que c'est quelque chose. « C'est quelqu'un ». dit le commissaire de police. Ah ! monsieur, de grâce, découvrez-le. Il serait malséant qu'un aussi grossier mystificateur se jouât plus longtemps de l'autorité, qu'elle soit ceinturée de tricolore ou chaussée de bottes odorantes. Faites prisonnier qui vous raille. Ce drôle-là, monsieur le commissaire, grâce à vous, qu'on le voie un peu. Mais comme vous tardez ! Cette fois encore s'échapperait-il ?

GEORGES MONTORGUEIL.

MORÈS CHEZ UN SPIRITE

(Tiré du *Figaro*, du 21 juin 1896.)

Tout à coup, nous nous sommes rappelé qu'un ami commun au marquis de Morès et à nous, M. Octave Houdaille, nous avait raconté une chose à laquelle ni lui ni nous n'attachions alors d'importance, mais qui, après la tragédie d'El-Ouatia, en prend une vraiment étrange.

Le marquis de Morès s'était laissé conduire chez un spirite, et celui-ci lui avait prédit son sort...

Vite chez M. Octave Houdaille, 1, rue Pierre-Charron.

— Eh oui, nous dit-il ; en s'interrompant à chaque phrase, tant l'a bouleversé la mort de son ami, je me souviens parfaitement.

C'était en février dernier, le soir de la dernière conférence que Morès fit à Melun. A la descente du train, il m'offrit gracieusement de me ramener chez moi en voiture. Chemin faisant, la conversation tomba sur l'occultisme.

J'étais encore sous l'impression des expériences auxquelles j'avais assisté dans l'île Roubaud avec Eusapia, en présence de M. Charles Richet, expériences dont parlait dernièrement M. G. Montorgueil.

Cela paraissait intéresser vivement Morès, qui me demanda si je connaissais un médium où je pusse le mener incognito. Oui, lui dis-je. Nous prîmes rendez-vous pour le vendredi suivant.

Ce jour-là, à neuf heures du soir, nous nous rendions ensemble chez M. Betsch, 60, rue des Moines, qui, sans le connaître, lui demanda ;

— Avez-vous quelques questions à poser ?

— Une seule : réussirai-je dans l'entreprise que je médite ?

— Vous serez arrêté.

— Par qui ou par quoi ?

— Par l'au-delà.

— Par l'au-delà ? répétai-je.

— Oui, par l'au-delà.

— L'Esprit me paraît battre quelque peu la campagne, ce soir, dis-je en plaisantant à Morès.

Il ne me répondit rien. Nous levâmes la séance. Le marquis était très impressionné. Dans la rue, il me dit :

— Je suis fataliste, d'un fatalisme non aveugle, mais raisonné. J'ai toujours mis d'ailleurs, mon énergie en communion constante avec la divinité.

Puis, après un silence, il ajouta :

— S'il m'arrivait malheur, je sens que je resterais en communication toujours avec les êtres qui me sont chers.

Pauvre grand ami ! Pendant que je me demandais ce que signifiait cet au-delà, il paraissait l'avoir compris, lui. Et il n'a pas reculé... Il est parti. Maintenant il n'y a plus de doute à avoir. Il a été massacré....

CHARLES CHINCHOLLE.

UN LIT QUI MARCHE TOUT SEUL.

N° 5, route de Montcenis, au Creusot, raconte le *Journal de Saône-et-Loire*, habite dans une chambre la famille Dubois. Dans cette chambre, se trouvent deux lits qui se font face, l'un occupé par M. Dubois père, actuellement malade, le deuxième par Mme Dubois et sa fille de 14 ans.

La jeune Dubois passe pour être extrêmement nerveuse et son père pour l'être plus encore.

Dès que la jeune Dubois est au lit et chaque fois qu'elle a une sorte de crise nerveuse, son lit roule près du lit occupé par le père.

Un voisin sceptique explora le lit tout entier, tenta de l'arrêter dans sa marche, ses efforts furent vains, car il fut entraîné lui-même malgré son énergique résistance.

Il cala fortement les roulettes du lit. Rien n'y fit. Le lit lui-même se souleva alors et surmonta tous les obstacles.

Cet étrange phénomène cesse dès que le lit est occupé en même temps par la mère et la fille.

Autre fait aussi inexplicable. Pendant que la jeune Dubois dormait, on lui glissa dans les doigts une bague en or et un anneau de cuivre ; elle se réveilla en sursaut, s'écriant que l'anneau de cuivre la brûlait horriblement.

La République Française du 25 juin 1896.

Lorsque, en 1846, il y a précisément cinquante ans, on parla pour la première fois des « esprits frappeurs » d'Amérique qui se communiquaient aux mortels par des *raps* ou *rapping* (*coups frappés*, d'où leur nom), il y eut dans le monde entier un grand mouvement d'incrédulité.

Cependant, quand ces *raps* se transformèrent en mouvements, rotation de tables, de chapeaux, etc., le public s'humanisa et même la mode s'en mêla. En 1853 et 1854, ce fut en France un engouement véritable ; les tables tournantes faisaient tourner les têtes...

On commence à s'apercevoir qu'il y avait du vrai dans ces phénomènes des esprits frappeurs, prétendus surnaturels, et rejetés comme tels par la science d'une part, par l'ignorance de l'autre.

Aujourd'hui l'homme instruit qui entend parler de ces choses, ne nie ni n'affirme. Il observe les faits qui sont réels, il réserve ses conclusions quant à leur explication, encore obscure.

Des faits plus curieux — quoique très peu inédits, et d'un ordre analogue — se passent en ce moment à Valence-en-Brie, près de Fontainebleau, dans la maison d'un M. Lebègue.

M. Lebègue se rend chaque jour à Paris pour ses affaires, laissant à Valence Mme Lebègue, sa femme, alitée depuis le mois de novembre, sa belle-mère, son fils et sa fille, âgés de quinze ans et neuf ans, et deux bonnes l'une jeune, et l'autre âgée.

Les manifestations commencèrent par des farces jouées à l'une des bonnes dont s'éteignait la bougie à la cave. Puis elle entendait une voix. Jusque-là rien de probant, cette fille pouvait être hallucinée.

Mais voici que la chose se complique. La voix gagne les appartements.

Mme Lebègue, couchée, entendit la voix qui proférait des menaces derrière son lit, à son chevet. La voix disait : « Je ne suis pas là pour mon compte, mais pour assurer la vengeance de quelqu'un. Je continuerai tant que vous et votre fils ne serez pas partis, tant que vous ne serez pas morts tous deux. » Le lendemain la voix ajouta : « Je vous ferai tous danser à la Ravachol. »

Le docteur Pate qui soigne Mme Lebègue déclare avoir entendu la voix et s'est résigné à rédiger par écrit ses recommandations à la malade pour éviter les réflexions assez grossières de... de quoi ? appelez cela : esprit, revenant, larve, il y en a même qui n'y vont pas par quatre chemins et qui disent : le diable. D'autres, il est vrai, disent : le mystificateur.

Le certain, c'est que toutes les recherches de M. Lebègue, qui veille la

nuit le revolver au poing, et les perquisitions de la police n'ont pas amené la découverte de ce mystificateur qui a signalé son dernier passage nocturne en cassant trente-deux carreaux et en renversant les meubles du salon.

L'observateur impartial n'admet pas le surnaturel : pour lui il n'y a que du « mal connu ». Il se tient donc à égale distance des crédules béats et des sceptiques de parti pris. Il attend que des faits semblables aient été sérieusement contrôlés assez de fois pour qu'on puisse tenter d'en formuler les lois et d'en chercher l'explication scientifique. RYP.

LE MÉDIUM JANEK A VARSOVIE

A huit heures précises nous nous réunissions dimanche, comme à l'ordinaire, dans la maison de M. Vithold Chlopicki, le seul qui organise des séances suivies dans notre ville. Notre société, composée de huit personnes y compris le médium, prit place autour d'une table ronde.

Je ne fréquente la maison de M. et Mme Chlopicki que depuis trois mois. Au début, les séances ne donnèrent pas de résultats remarquables, des mouvements insignifiants de la table, seulement de légers attouchements et quelques apports ; voilà tout.

Peu à peu, à force de patience, nous arrivâmes à des phénomènes plus probants, tels que coups frappés, le retentissement de pas, des sons amortis et comme pincés sur un instrument primitif à une corde, le soulèvement des chaises et des assistants, les lévitations de la table, etc. Nous avons ordinairement deux séances pendant la soirée ; l'une avant, l'autre après le souper. En général la seconde offre plus d'intérêt.

J'ai l'intention de relater les deux séances de la soirée de dimanche dernier, 2 mai 1896, qui nous causèrent autant d'étonnement que de crainte, et prouvèrent une augmentation subite de la force de notre médium. Voici ce que nous avons expérimenté, à l'aide de nos sens, tout à fait en bon état.

La boîte à musique jouait des airs ; nous restâmes silencieux. Après quelques instants d'attente la table fut remuée et aussitôt je ressentis, comme déjà plusieurs fois, qu'on me retirait ma chaise et, en même temps, je reçus des attouchements et des coups. Nous commençâmes à chanter, mais de l'autre chambre les pleurs de l'enfant se firent entendre. « Il est désirable que les cris de l'enfant cessent », dit la table par la typtologie. L'enfant calmé, les phénomènes recommencèrent. Le voisin de gauche du médium déclara qu'on avait l'intention de lui reprendre sa chaise, fixée par le pan de son habit, il dut se lever. Les invisibles nous ordonnèrent d'en faire autant, et

alors la table se mit à tourner avec nous autour de la chambre, suivie par toutes les chaises qui couraient avec acharnement après nous. J'essayai de mettre la main sur la mienne, elle m'échappa et ayant reçu des coups, je restai en place.

Cette danse si étrange de la table dura plusieurs minutes.

Harassés, nous nous arrêtâmes et alors, les chaises dispersées dans divers coins revinrent d'elles-mêmes vers leurs propriétaires. Deux personnes furent laissées debout et elles les attendaient, quand je fus enlevée de sur ma chaise, laquelle se porta vers mon voisin qui, justement, était debout; en échange, un grand fauteuil du coin de la chambre se pressa contre moi, et on me tirait par ma robe pour m'indiquer que je devais y prendre place.

Le voisin du médium attendait toujours debout; sa chaise revint bientôt, grimpa sur son dos, s'établit sur ses épaules et puis descendit lentement pour se placer sur le bureau.

La chambre où se passent les séances est éclairée par des papiers phosphorescents, à tel point que nous nous voyons mutuellement et parfaitement bien. Assise, toujours à côté du médium, je distingue même ses cils et ses paupières. La chaise qui se trouvait sur le bureau y resta un instant, à la vue de tous les assistants, puis elle glissa vers son propriétaire.

Peu après le chandelier prit son élan et se trouva sur notre table qui était éloignée à deux pas du bureau; puis les papiers et les cartes furent projetées, les tiroirs s'ouvraient et se refermaient, leur contenu volait en l'air.

Voyant le médium fatigué, car il se plaignait d'avoir trop chaud, nous terminâmes la séance. Après une heure de conversation gaie et réconfortante pour notre esprit et par un souper pour notre corps, nous reprîmes nos places dans la chambre des séances.

Au moment de nous asseoir, je dis : « Voyez, j'ai pris ma montre aujourd'hui et vu cette courte châtelaine, il serait difficile de l'enlever de maceinture, d'autant plus qu'elle est entourée d'un anneau en caoutchouc; qu'ils essaient donc de me l'ôter? » Les assistants se mirent à rire. Au même moment je sentis qu'on soulevait ma chaise, et mon vis-à-vis dont on tirait l'habit d'une façon singulière fut forcé de quitter sa place. Dès qu'il l'eut fait, la chaise sautilla, les pieds en haut, se promena autour de nous, après quoi elle tomba à terre en frappant des coups qui accompagnaient nos chants; la boîte à musique, placée sur le bureau, fit entendre quelques sons. Nous supposâmes que la chaise frappant le plancher causait ce phènomène, mais non; on remonta la boîte qui se mit à jouer, elle s'arrêtait au milieu d'un air, puis recommençait à nouveau, d'elle-même.

Mes bras et mes jambes furent pincés assez fortement; ma manche, toute

large qu'elle était, fut tirée de telle sorte que j'étais obligée de me pencher; une petite main de femme, tiède, délicate, me caressa le menton.

Les phénomènes se suivaient, ils me glaçaient d'effroi. Le tambourin rendait des sons faibles, puis forts, de plus en plus précipités et violents, jusqu'à ce qu'il fût jeté avec vigueur à l'autre bout de la chambre, d'où il accompagnait nos chants, par des coups frappés à terre. Une main, sortant de dessous notre table, me tira, me pinça, m'arracha ma cravate qu'elle jeta sur le bureau. « Ah! m'écriai-je, ma montre! » La chaîne, sans qu'on eût le temps de la détacher, me fut rendue et roulée entre mes doigts. — « Et la montre, demandai-je? » « *Est-elle perdue?* répondit la table. » J'en doutais et je le dis, mais je fus punie aussitôt par quelques fortes tapes et je me tus. La même petite main glissa sur la bouche de l'autre assistant, voisin du médium, et appuya sur ses lèvres un petit harmonium, jouet d'enfant elle le laissa tomber aussitôt qu'il voulut saisir cet objet.

Toutes ces actions des invisibles, quoique produites à la lueur des papiers luisants, ne pouvaient être aperçues par nous. Nous entendîmes un mouvement derrière le médium, et soudain les tiroirs s'ouvrirent, en en jetant le contenu et dispersant papiers, livres et morceaux de marbre; tout volait en l'air et tombait parmi nous. Le chandelier s'élança et nous arriva de même; sa bobèche, cependant, tomba chemin faisant et se brisa en pièces.

Pendant ce vacarme singulier nous entendions les retentissements d'une sonnette soutenue par une main invisible; elle était frappée par une autre main, comme avec des ciseaux qui se trouvaient sur le bureau.

La boîte à musique se remonta à nouveau et joua. La lévitation de la table se fit plus haute que de coutume, elle s'abaissa doucement vers le plancher. puis elle remonta vers le plafond, très haut. Les yeux tout grands ouverts, le cœur palpitant, nous ne chantions plus, lorsqu'une forme humaine, ou proprement dit son ombre svelte et grise, une règle en main, glissa parmi les assistants, vis-à-vis de moi. Mes voisins sentaient que l'air devenait glacial, et le fantôme debout, enveloppé et affublé d'un voile, se penchait et balançait sa tête en avant. Nous le vîmes tous et atterrés, nous priâmes. — La table oscilla, puis le spectre s'évanouit en promettant de revenir dans cinq minutes. Il revint en effet, se montrant sur les écrans phosphorescents. Nous le priâmes de passer sur un écran plus clair, tout près de lui; il y consentit et montra à tous sa figure. Nous l'observions, parfaitement visible.

— Qui êtes-vous? demandâmes-nous?

— « *Joseph.* » — « Eh bien, quel Joseph? » — « *Non*, pas Joseph. » — « Qui donc alors? » — « Joséphine Liel. »

J'étais très émotionnée. La personne de ce nom, décédée depuis dix jours,

était mon amie, elle se moquait toujours de nos séances et me menaçait de venir me voir, après sa mort, si je suivais les séances spirites.

— « Ah ! m'écriai-je, c'est elle, la défunte ! » A ces paroles, une main me caressa et m'approuva doucement.,

Si le spectre tient sa promesse, il nous reviendra.

Tel est le récit exact et réel de nos dernières séances ; je les écris, sous une impression récente. — En vérité, il se passe des choses dont les philosophes modernes n'ont jamais parlé. Pourquoi ces professeurs ne les étudient-elles pas, ces choses si intéressantes et si instructives ?

ANTOINETTE SODOWSKA.
Rue Chmielna, 35, à Varsovie.

NOTA. — Une personne avait mis en doute la véracité des faits obtenus chez l'honorable M. Witold Chlopicki ; nous avons fait une enquête, et les professeurs, les docteurs, et les artistes qui ont suivi ces séances, ont tous rendu hommage à la bonne foi, au mérite, aux investigations suivies et sérieuses qui ont lieu chez ce chercheur consciencieux. Nous insérons ce compte rendu avec toute confiance.

ÉCRITURE DIRECTE

En étudiant les phénomènes spirites, il en est un qui présente un intérêt spécial, étant facile à constater et difficile à imiter par la prestidigitation.

L'écriture directe à attiré l'attention des savants, depuis bien des années ; ce fut le phénomène que l'auteur bien connu du volume : *Base scientifique du Spiritisme*, E. Sargent, aimait le mieux à étudier.

Un autre écrivain, digne de toute notre confiance par sa probité et son habileté, M. Emmette Coleman, dans un récent article publié par le *Light of Truth*, donne des détails sur les expériences avec un médium, Mme Reed de San-Francisco.

On apportait soi-même ses ardoises chez cette dame qui ne les touchait à aucun instant pendant toute la séance.

On formulait mentalement des questions et on obtenait, sur les ardoises que l'on tenait soi-même, des communications répondant à ces questions mentales, et souvent, avec une écriture ressemblant à celle de la personne évoquée.

A l'une de ces séances, une dame, sans rien dire au médium, pensait à son fils décédé ; après quelques instants d'attente, elle lût sur son ardoise qui n'avait pas quitté ses mains : *Votre enfant Arthur H...* (Le nom entier était inscrit) *ne peut écrire lui-même ; mais, ce soir, il donnera des coups frappés dans votre chambre, sur votre lit.*

En effet, le même soir, étant dans sa chambre avec son mari, cette dame entendit un coup frappé sur le bois du lit; elle demanda si c'était bien son fils, qu'il voulût bien frapper trois coups. Ils entendirent les trois coups comme réponse. Le mari demanda qu'ils fussent répétés, et une seconde fois ils entendirent les trois coups.

Une autre dame, consultant dans les mêmes conditions, reçut une communication commençant ainsi : *Meine liebe Frau*; son mari était Allemand.

Le médium, dit M. Coleman, donnait plutôt des séances privées pour les dames; depuis l'époque de ces expériences il ne sait ce qu'elle est devenue. Elle ne réussissait pas à obtenir des phénomènes, lorsque la personne consultante était trop agitée, mentalement, par le désir de recevoir des réponses.

Ayant une fois attendu une heure, sans résultat une dame (qui était accompagnée par une amie) se trouvant très déçue enveloppa ses ardoises et les posant sur ses genoux, causa quelques instants avec le médium, puis s'en alla. En arrivant chez elle, elle raconta sa visite à sa nièce, laquelle désirant voir quel genre d'ardoises sa tante avait acheté, défit le paquet; à sa grande surprise elle lut un message de son oncle. Il était évident qu'il avait pu écrire au moment où sa femme devenue plus calme, avait les ardoises sur ses genoux sans se préoccuper du phénomène, au moment où elle causait avec le médium.

Lorsque j'ai vu le célèbre médium Fred Evans, à San-Francisco, j'ai obtenu des résultats semblables, dont je résume ici les conditions, dit M. Coleman :

1° Nous étions absolument inconnus l'un de l'autre.

2° J'ai été présenté par une personne qui ignorait absolument les faits révélés par le communicateur.

3° Nous sommes allés chez Evans d'une façon spontanée, sans le prévenir.

4° La séance eut lieu dans une chambre bien claire, vers midi ; il n'y avait que le médium et moi.

5° Evans ne touchait pas les ardoises que j'avais examinées avant de les déposer sur la table, à découvert, et devant mes yeux.

6° J'ai entendu distinctement un bruit, semblable à celui que produirait une personne en écrivant sur une ardoise et à ma vue.

7° J'ai retourné moi-même les ardoises, que je n'avais pas perdu de vue, et j'y constatai de l'écriture, sur chacune d'elles; cette écriture était bien celle des trois personnes auxquelles j'avais pensé.

8° Evans ignorait ma parenté avec ces personnes, et la communication la donnait, avec les noms.

9° J'étais en parfaite santé, en état normal, sans aucune trace d'agitation ; l'attitude du médium était simple et naturelle.

L'une des communications contenait une prophétie que le médium et moi-même ne pouvaient connaître, le fait devant se passer vers le 10 juillet. Il s'est réalisé le 28 juillet, environ sept mois après la séance.

Je demande qu'il me soit donné une explication non spirite de ces faits ; en somme je ne risquerais pas plus que M. H. Sibley, de Rochester, n° 9, qui, dans le temps, offrait 250,000 francs à celui qui en obtiendrait autant, par les moyens de tricheries et de la prestidigitation.

Si personne ne s'est présenté pour gagner cette somme, c'est que les plus adroits, parmi les Hermann et les Robert Houdin de la contrée, avaient reconnu que l'écriture directe est *l'œuvre des intelligences invisibles*, et que l'homme ne peut les produire dans les mêmes conditions, par les procédés de l'art seul du prestidigitateur. CLÉMENS.

FUNÉRAILLES DE TOUS LES TEMPS

Cher Monsieur Leymarie, on peut ramener tous les usages des funérailles à quatre : 1° *L'abandon pur et simple des morts* ; 2° *l'exposition aux oiseaux de proie ou aux carnassiers* ; 3° *l'inhumation sous roches ou dans la terre* ; 4° *l'incinération*.

La douleur ostensible, outrée même et toute d'apparat, formait l'accompagnement indispensable des cérémonies mortuaires chez les Grecs et chez les Romains, ces peuples types de l'antiquité. Les Grecs plaçaient une pièce de monnaie dans la bouche du défunt, pour payer son passage au batelier Caron ; ils le revêtaient d'une robe blanche, bien chaude, pour qu'il ne prît point froid dans son voyage aux enfers.

Puis, commençaient des lamentations sans fin ; une masse de pleureuses s'arrachaient les cheveux et se livraient à une douleur qui, pour être de commande, n'en paraissait pas moins désordonnée. Pour que la nature elle-même se montrât en deuil, le convoi se mettait en marche, avant le lever du soleil. C'est au milieu d'un cortège de sanglots et de cris perçants, que le mort se dirigeait vers sa dernière demeure, ou vers le bûcher, car on enterrait ou on brûlait les corps, suivant la volonté des familles.

D'examen mortuaire, il n'était point question ; seuls, les condamnés à mort pour crime d'Etat étaient privés de sépulture, et les suicidés eux-mêmes, ces réprouvés de la plupart des religions, avaient droit aux honneurs funèbres, mais on les enterrait à part, après leur avoir coupé la main dont ils s'étaient servi pour mettre fin à leurs jours.

Une exception aux usages adoptés était faite pour les gens tués par la

foudre : ceux-là étaient regardés comme sacrés, on les enterrait à la place où ils avaient été frappés. Cette dernière coutume existait également chez les Romains, lesquels avaient emprunté le cérémonial des pompes funèbres aux Grecs.

C'était un étrange spectacle que le convoi d'un patricien romain. En tête du convoi marchaient les musiciens, qui jouaient des airs lugubres. Puis suivaient les pleureuses, s'arrachant les cheveux et tordant leurs bras au-dessus de leurs têtes. Elles gémissaient, versaient des larmes et psalmodiaient des chants funèbres en l'honneur du défunt. Ensuite, s'avançait la troupe des comédiens et des bouffons, dont l'un représentait le mort et imitait ses gestes et ses paroles. Cette partie du cortège bien typique avait un but humanitaire. On l'avait instituée, selon l'aveu naïf d'un auteur ancien, afin que la foule ne s'ennuyât pas à suivre le convoi. La solennité et la gravité de la circonstance n'ôtait rien à leur gaîté professionnelle, les bouffons réservaient au contraire, pour ces occasions, leurs plus amusantes grimaces.

Suétone raconte qu'un bouffon, nommé Favo, appelé à suivre un convoi en qualité d'amuseur public, y vint déguisé et masqué d'un faux visage à la ressemblance de l'empereur Vespasien, qui était connu par son avarice. Le comédien se mit à contrefaire l'empereur, ainsi que le permettait la coutume; puis il s'enquit, auprès de ceux qui ordonnaient les funérailles, du prix du convoi. On lui répondit par une somme représentant à peu près 6.000 francs de notre monnaie. Alors, le comédien demanda qu'on lui donnât la somme, jurant que malgré sa qualité d'empereur, il se contenterait d'être jeté dans le Tibre après sa mort. La plaisanterie fut rapportée à Vespasien qui en rit beaucoup.

Mais je reviens aux usages des funérailles : Les Mia-o-tsé, population disséminée dans les montagnes de l'Ouest de la Chine, ne donnaient aucune sépulture à leurs morts. Les Bojesmans n'enterrent pas les morts, mais ils manifestent leur douleur en se coupant la première phalange du petit doigt; cette coutume se retrouve chez beaucoup de peuplades.

Les Caffres jettent simplement les cadavres dans une fosse ouverte, commune à toute la tribu, et située à une certaine distance. Les bêtes féroces se chargent de les faire disparaître. L'abandon des morts est très commun chez les Mongols pauvres. Les gens du peuple Siamois jettent leurs défunts à l'eau. Les Hindous brûlent les corps au bord du Gange et jettent leurs cendres dans la rivière sacrée.

Les Thibétains font dévorer leurs morts par les oiseaux de proie et les chacals. Les enfants, dans la Mongolie, sont abandonnés sur le bord des routes, afin que leur ombre puisse se réincarner dans le sein des passantes.

Beaucoup de Tartares découpent les parties charnues des cadavres et les donnent à manger aux chiens.

Cicéron raconte qu'en Hyrcanie, on nourrissait des chiens spécialement chargés de manger les cadavres. Les Bactriens avaient aussi des chiens qui dévoraient également les vieillards et les morts. Les parsis de Bombay offrent les cadavres aux vautours, épiant avec soin quel œil sera arraché le premier, pour connaître le sort réservé à l'âme du décédé.

L'abandon du cadavre à l'air libre, sur un échafaudage ou sur des branches d'arbres, est très usité chez les Peaux-Rouges et dans beaucoup de tribus de l'Amérique du Nord. En Australie, on expose le mort sur un châssis soutenu par quatre poteaux ; on le dessèche soigneusement après en avoir extrait les intestins par l'anus.

Les Callatiens de l'Inde ancienne se contentaient de manger leurs morts en famille. Hérodote rapporte que les Derbices d'Europe employaient le même procédé. Les Battas dans l'archipel javanais, commençaient par tuer leurs vieux parents, avant de les déguster cérémonieusement. D'après Mœrenhout, les Néo-Zélandais mangeaient aussi quelquefois leurs vieux parents tués dans les combats ; on a vu des fils dévorer leur mère et des pères leurs fils.

M. E. Neukomm, raconte dans son œuvre : *Mœurs et coutumes du bon vieux temps* : qu'en France, avant 1789, existaient des officiers publics, appelés *Crieurs de corps et de vin*, lesquels étaient chargés du soin d'enterrer les gens, fonctions auxquelles ils joignaient le *cri* des vins dans les tavernes, ainsi que celui des légumes et des viandes sur les marchés, des enfants et des chiens perdus dans tous les carrefours. Comme on le voit, ce n'était point une sinécure, cette profession de croque-morts, d'autant plus qu'ils étaient peu nombreux, à peine cinquante pour tout Paris. Il est vrai, que les convois différaient de beaucoup alors de ce qu'ils sont aujourd'hui. Des voitures sans ornements se rendaient aux domiciles mortuaires et faisaient la récolte des morts, cinq ou six cercueils tenant dans une voiture. Les parents, les amis et connaissances suivaient pêle-mêle, tantôt courant tout essoufflés, tantôt s'arrêtant, des heures durant, devant un cabaret où il plaisait aux crieurs de se rafraîchir longuement.

Pour les indigents, l'inhumation dépassait les bornes de l'irrespectueux. On les plaçait dans des cercueils qui servaient plusieurs fois, et arrivés au cimetière, ils étaient jetés tout nus à la fosse commune.

Une ordonnance de 1789 fit cesser ce scandale. Dès lors, le plus pauvre eut droit à un cercueil, aussi à un linceul, en attendant qu'il eût son morceau de terre, où ceux qui l'aimaient pouvaient à chaque anniversaire, venir prier et planter des fleurs.

Je désire que cette lettre ne soit pas indigne d'une insertion dans la *Revue Spirite*.

DE LA PROPAGANDE. — LA BARONNE D'OBERKIRCH

Nous savons par expérience, que les bons esprits qui se présentent aux séances sont, les uns des habitués qui viennent nous instruire ou s'instruire eux-mêmes, les autres, en grand nombre, sont des nouveaux venus pour nous. Ils viennent, sans carte d'entrée, mais avec l'agrément et l'invitation des esprits habitués. Comme ils le disent, beaucoup d'entre eux sont heureux d'assister à la séance ; ils le sont surtout pour y voir plusieurs spirites qu'ils aiment, qu'ils dirigent, qui ont eu la pensée de se rendre parmi nous.

Il y a beaucoup de spirites dans le monde, mais leur degré d'instruction sur la doctrine est loin d'être suffisante pour se faire classer parmi les spirites éclairés. Ils ont quelques lumières, sans doute, mais la pratique leur fait généralement défaut et s'ils pratiquent, ils ont besoin d'être secondés pour apporter dans les efforts qu'ils tentent plus de persuasion et moins d'enthousiasme.

En parlant de la pratique du spiritisme, je vise la partie qui concerne la propagande, et cette partie plus difficile qu'on ne le croit, pour être pratiquée avec efficacité ; il faut être bien pénétré de la philosophie du spiritisme et de sa partie morale. La partie morale facile à connaître demande peu d'efforts, mais c'est la plus difficile à pratiquer, car l'exemple seul peut la bien faire comprendre. La vertu se comprendrait mieux en en donnant l'exemple qu'en la définissant, car il n'y a rien à répondre à celui qui fait ce qu'il voudrait que les autres fassent. Donc, pour la partie morale du spiritisme, aucune difficulté dans la théorie et beaucoup dans la pratique.

La partie philosophique présente plus de difficultés pour être comprise ; elle demande de plus sérieux efforts. Les militants doivent se mettre à l'œuvre s'ils veulent connaître sagement l'arme avec laquelle ils vont combattre ; il serait bien de ne pas s'extasier sur les phénomènes matériels : en en donnant l'explication, sans trop de développements, ils doivent les réserver pour l'analyse des faits de l'ordre intelligent, sans cependant en trop dire, pour ne pas fatiguer l'esprit des novices dans le spiritisme.

Explications concises, exemples bien choisis, s'adaptant bien à la question à discuter ; c'est tout ce qu'il faut.

Je le répète, pour être concis, il n'en faut pas moins savoir. Pour donner des exemples ou des explications bien appropriés au sujet, il est nécessaire de posséder à fond la philosophie du spiritisme résumée dans le *Livre des*

Esprits, le côté pratique dans le *Livre des Médiums* du maître Allan Kardec.

En connaissant bien la substance de ces deux ouvrages, on aura la certitude d'amener bien des indifférents à cette croyance consolante ; ceux qui ont étudié seront placés sur le véritable terrain, celui de l'amour et de la charité.

Voici une histoire tirée des *Mémoires de la baronne d'Oberkirch* :

Vers la fin du XVIII^e^ siècle, le fils de Catherine II impératrice de Russie, le grand-duc Paul reçut à la cour de Louis XVI l'accueil le plus empressé ; les fêtes les plus brillantes furent données en son honneur. Un soir, chez la princesse de Lamballe, il y avait le grand-duc Paul et sa jeune femme, Marie Fédorowna, la baronne d'Oberkirch, grande amie d'enfance de la grande-duchesse et élevée avec elle dans une petite cour d'Allemagne ; Septimanie d'Egmont fille du maréchal de Richelieu ; Kourakin l'aide de camp de Paul ; le prince de Ligne et quelques autres personnages d'élite se trouvaient ainsi réunis autour d'un souper merveilleux, comme savaient les exécuter les cuisiniers de Versailles. C'était l'heure charmante entre toutes où les soucis du jour étaient oubliés et où la conversation s'épanouissait avec une verve intarissable. La présence de l'héritier de la couronne de Russie ne semblait nullement gêner les convives. Chacun parlait librement, lançant tour à tour contes, histoires, anecdotes, épigrammes, etc.

Comme, dans ce temps-là, on ne croyait plus aux miracles de l'Evangile, en revanche, on croyait aux apparitions de personnes décédées. M. Vaudreuil venait de conter une histoire de revenants qui fut écoutée avec beaucoup d'intérêt par les assistants, et le grand duc Paul s'écria : « Moi aussi, si je voulais, j'aurais bien une histoire de ce genre à vous raconter. » — Ah ! Monseigneur, dit Kourakin, de grâce, n'en faites rien ; chaque fois que votre Altesse évoque ce souvenir, elle reste plusieurs jours sans surmonter une agitation qui désole ses amis. — « Je n'ai que faire de vos conseils, Kourakin, répliqua le grand-duc ; il me plaît de parler et je parlerai. » Puis, se tournant vers les convives : « Figurez-vous qu'une belle nuit de printemps, comme on en voit rarement chez nous à Saint-Pétersbourg, la fantaisie me prit de courir la ville. Kourakin m'accompagnait ainsi que deux robustes cosaques du Don, prêts à défendre leur maître contre toute agression. J'étais donc bien gardé et nous marchions en avant, l'aide de camp et moi, riant et disant mille folies. C'était un vrai plaisir pour moi de me promener dans la ville endormie par cette température d'une douceur exceptionnelle.

« Il faisait un si beau clair de lune qu'on aurait pu facilement lire une lettre. Les objets nous apparaissaient aussi nettement qu'en plein jour

lorsqu'au détour d'une rue, j'aperçus un homme de haute stature, enveloppé d'un manteau, le visage caché sous un chapeau rabattu. C'était la première personne que nous eussions rencontrée jusque là. Au moment où je passai près de lui, cet homme se mit à emboîter le pas à mes côtés. Je le regardai avec étonnement. Mais quelle singulière façon de marcher! Dieu du Ciel! Sous son pied, les pavés rendaient un bruit sec, comme des ossements choqués l'un contre l'autre. Je touchai doucement le bras de Kourakin. — « Nous venons, dis-je, de recruter là un étrange compagnon. » — Quel compagnon, Monseigneur? — « Mais celui qui marche à ma gauche ; il fait assez de bruit pour que tu l'entendes. » — Mais, Monseigneur, je n'entends rien, je ne vois personne! — « Es-tu donc sourd et aveugle? Comment, tu n'aperçois pas cet individu en manteau qui s'interpose entre le mur et moi? » — Votre Altesse plaisante, je puis jurer qu'il n'y a même pas un pouce d'espace entre elle et ce mur, répondit Kourakin.

« Pour me convaincre de la chose, j'allongeai la main, et je sentis effectivement la pierre, tout près de moi. Cependant l'homme était toujours là, règlant son pas automatique sur le mien ; je commençais à éprouver un malaise indicible. Il me semblait que le côté gauche de ma personne, celui qui se trouvait rapproché de l'inconnu, se refroidissait sensiblement et que tout mon sang se figeait dans mes veines.

« Mon étrange compagnon dardait sur moi un regard persistant auquel je n'avais pas la force de me dérober. Soudain, du manteau à capuchon sortit une voix creuse. Cette voix, je l'entends encore, je l'entends toujours! « Paul! Paul! Pauvre prince! » répéta à trois reprises la voix d'un accent mélancolique, mais qui n'avait rien d'hostile. — « Cette fois-ci, dis-je, tu l'entends j'espère, Kourakin? » — Pardon, Monseigneur, je n'entends absolument rien! — Je me retournai avec impatience du côté du mur et d'un ton impératif : « Réponds-moi qui es-tu pour te permettre de suivre ainsi l'héritier du trône? » — « Je suis celui qui t'aime, le seul qui s'intéresse véritablement à toi. Ecoute mes conseils : ne t'attache pas trop à ce monde, où tu ne resteras pas longtemps ; tâche surtout d'éviter les remords et de faire le bien, si tu désires mourir en paix. »

« Là-dessus, ce mystérieux personnage reprit silencieusement sa promenade et, poussé par un pouvoir supérieur à ma volonté, je continuai à le suivre. Kourakin et les deux cosaques s'obstinaient toujours à ne rien voir. J'étais épuisé de fatigue. Enfin nous approchions de la place située entre le pont de la Néva et le palais des Sénateurs, lorsque mon compagnon s'arrêta tout d'un coup. — « Paul! dit-il, c'est ici qu'il faut nous séparer, mais nous nous rencontrerons plus d'une fois sur cette place : je t'y donne rendez-vous. Au revoir! » — Et tandis qu'il saluait légèrement, le

chapeau rabattu se souleva de lui-même, sans que personne l'eût touché.

« Sous les rayons de la lune, je reconnus l'œil d'aigle, le teint basané et la bouche sévère de mon aïeul, Pierre le-Grand, dont le corps reposait dans la tombe depuis plus d'un demi-siècle.

« Je n'étais pas encore revenu d'un saisissement bien naturel, que la vision avait disparu. Le jour allait bientôt poindre et je rentrai au palais, littéralement gelé du côté gauche. Kourakin est témoin qu'on eut toutes les peines du monde à ramener la chaleur dans mes veines, à l'aide de briques brûlantes et d'épaisses couvertures.... »

Tel fut le récit du grand-duc Paul. On le sait, les prédictions du fantôme se réalisèrent à la lettre ; sans que Paul fut pour rien dans le choix de l'emplacement, l'impératrice Catherine fit élever une statue équestre de Pierre le Grand, à l'endroit même où il avait donné rendez-vous à son petit-fils. Plus tard, Paul 1er monté sur le trône, mourut jeune encore, assassiné par les conjurés qui avaient à leur tête le comte de Pahlen, gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg.

Le spiritisme n'a pas été révélé spontanément ; comme toute chose sortie des mains de l'esprit de justice éternelle, il s'est développé progressivement, lentement et sûrement. Il était en germe dans les premiers atomes des choses et dut grossir avec eux jusqu'à ce qu'il fut comme une plante vigoureuse capable de se subdiviser à l'infini, répandant partout sa semence fécondante et régénératrice. C'est par lui que l'humanité sera heureuse, que sera assuré le bonheur des peuples et de tous les mondes.

Le spiritisme est appelé à faire de bien grandes et sages évolutions, mais ces évolutions n'ensanglanteront jamais les peuples qui en enseigneront le véritable esprit.

Ce sont des évolutions morales et intellectuelles, évolutions gigantesques plus irresistibles que celles qui sont provoquées par les armes, et par lesquelles tout sera tellement transformé que nos connaissances sont une faible ébauche de ce qu'elles engendreront.

Le spiritisme est un mot si profond, si grand par tout ce qu'il contient, que l'être qui en connaîtrait toute la puissance, ne pourrait le prononcer qu'en méditant avec respect et reconnaissance.

Une apparition. — Voici une histoire intéressante relatée par M. Paul Heyse, dans le journal allemand *Deutshe Rundschau*. Elle intéressera les lecteurs de la *Revue spirite*.

Un colonel bavarois raconte qu'un peu avant la guerre de 1870, alors

qu'il n'était que simple lieutenant en garnison à Munich, il avait un profond attachement pour une très jolie demoiselle rencontrée à un bal. Une correspondance assez tendre s'établit entre eux, puis cessa brusquement, à cause de la guerre. A son retour il apprit, à son grand regret, que la belle Abigaïl, tel était le nom de la demoiselle qu'il aimait, avait épousé M. Wyndham, très âgé et riche amateur de tableaux.

Il n'entendit plus parler d'elle, mais ne cessa jamais de l'aimer et de la regretter sincèrement.

Dix ans plus tard, en 1882, se trouvant en garnison dans une petite ville bavaroise, il passa une après-midi chez son ami, docteur en médecine, emportant de sa visite un bouquet de jasmins et de roses qu'il mit dans un verre d'eau, sur sa table. Après dîner, le hasard fit tomber sous ses yeux, dans une feuille locale, le nom du collectionneur Wyndham, qui éveilla dans son esprit mille tristes souvenirs, Il se remémorait toutes les circonstances de son amour malheureux, s'interrogeant sur les causes qui en avaient amené la rupture, demandant s'il avait bien fait tout ce qu'il aurait dû pour retrouver et épouser celle qu'il aimait.

Je laisse la parole au colonel : « Je me sentais un poids énorme sur le cœur, et j'errais longtemps dans les rues désertes de la ville. La nuit était déjà avancée, quand je repris le chemin de ma maison, la porte était entrouverte et le concierge endormi. Sans le déranger, je montais chez moi, pressé de me coucher pour reposer mes membres fatigués. Pendant la nuit je restai cloué de surprise !.... A la lueur de la lune, dont les rayons entraient librement par les deux fenêtres ouvertes, je voyais distinctement, une personne assise sur le canapé, une jolie femme vêtue de deuil. D'une main elle ramenait sur son sein un long voile de crêpe ; de l'autre elle tenait le bouquet de jasmins et de roses que j'avais apporté de ma visite chez mon ami le docteur, et que j'avais déposé dans un verre d'eau sur ma table.

« Le premier étonnement passé, je fis un pas en avant; l'inconnue releva la tête — Abigaïl, m'écriai-je! La retrouver à pareille heure me stupéfiait, mon émotion ne pourrait se décrire. Mais elle, sans paraître embarrassée, me dit d'une voix lente : « Vous me reconnaissez, vraiment?... « Vous ne m'avez pas oubliée?.. Je ne m'étais pas trompée?... » — « Abi-« gaïl, répétai-je : Est-ce possible?.... Vous chez moi?... à cette heure?... « dois-je en croire mes yeux?... Mais comment avez-vous su?....

« Dans la demi-obscurité, je distinguais ses grands yeux bleus fixés sur les miens ! Elle était aussi jolie, sinon plus encore qu'autrefois, mais un pli amer, de temps à autre altérait son sourire et dans sa manière d'être, je voyais une indicible tristesse. Mon cœur se serrait. — « Comment, suis-je

« venue, dit-elle avec une certaine animation, c'est tout simple ! J'ai appris « que vous étiez ici, et bien convaincue que vous ne viendriez pas à moi, « j'ai pris les devants. Le portier dormait et j'ai pris la liberté de vous at- « tendre... Mon mari est mort depuis deux ans... Je suis bien seule et n'ai « pu résister au désir de revoir un ami... Me le reprochez vous ? »

« Je ne savais que lui répondre : — Elle autrefois si fière, si inabor- dable... venir ici à minuit, dans cette chambre d'hôtel ? « Il fait bien « sombre, lui dis-je, permettez-moi d'allumer la lampe ?» — « Non, non, ! « dit-elle vivement : vous me trouverez bien vaine, sans doute, mais à quoi « bon montrer les ravages qu'ont pu apporter les années ?.... Peut-être « eussent-elles passées sur moi, plus légères, si vous ne m'aviez point « abandonnée !...» — « Madame !... » — « Donnez-moi mon nom de jeune « fille. Ne m'appellez pas «Madame» car je ne l'ai jamais été... Pour le « vieillard qui m'avait épousée, je ne fus qu'un des objets d'art de sa collec- « tion... Certes, il était noble et bon.... Et pourtant, quand il est mort.... « mon Dieu ! quelle délivrance !.... Ma vie était vide et bien triste.... Un vrai « et pesant fardeau pour moi ! »

« Dans son accent, plus encore qu'en ses paroles, sentant un reproche, j'essayai de me justifier. Je lui peignis la guerre, ma longue attente, mon espoir toujours déçu, mon découragement, mon désespoir.... « A quoi bon « regretter l'irréparable, dit-elle enfin ; peut-être, après un temps, vous « fussiez-vous lassé de m'aimer et d'admirer ma beauté »..... Cela disant, d'un geste gracieux, elle rejeta le voile de crêpe dont elle était drapée, ses épaules et ses bras sans pareils m'apparurent dans leur splendeur, tels que jadis je les avais admirés au bal. Elle se leva : « J'emporte vos fleurs comme « souvenir, dit-elle, elles embaument, tandis que les miennes n'ont pas de « parfum. Les voulez-vous ? — Elle me tendit un bouquet d'immortelles, qu'elle avait tiré de l'échancrure de son corsage. Les rayons de la lune tombant en plein sur elle me permettaient de voir toute la perfection de sa blonde beauté.

« Comme souvenir ? Abigaïl, voulez-vous donc me dire adieu ?.... Vous « êtes libre..., comme vous je suis solitaire. Nous le savons maintenant, « ni l'un ni l'autre de nous ne fut coupable, chère Abigaïl ; voulez-vous que « nous soyons enfin unis pour toujours ? » et je lui tendis la main. Elle recula vivement : « Tout doux, mon beau seigneur, n'allons pas si vite, « s'écria-t-elle, moqueuse. Vous êtes sincère ! mais oseriez-vous jurer que « vous m'estimez à l'égal de votre défunte femme ? »

« Sous le ton de sa moquerie, je démêlais une profonde tristesse. De nou- veau je tendis la main. «Non ! non ! pas ici, dit-elle en se reculant encore ; « que penseraient, demain, les gens de la maison.... Venez plutôt chez

« moi, allons, ne perdons pas de temps » Et elle se dirigea vers la porte. Je revis cette démarche onduleuse, qui n'appartenait qu'à elle, si légère qu'à peine elle effleurait le tapis. Je la suivais.

« Nous passâmes, de la porte toujours entr'ouverte dans la rue, elle refusa mon bras, mais elle marchait si près de moi que je sentais, tandis qu'elle me parlait, la fraîcheur de son haleine. A nouveau, je fus douloureusement frappé de l'expression de grande tristesse de son sourire, ses cheveux étaient dénoués; elle allait, le voile flottant, les bras nus exposés au vent de la nuit.

« Ne craignez-vous point de prendre froid? lui dis-je. Elle me jeta un regard soupçonneux : « Soyez sans crainte, je ne vous compromettrai pas, « et si l'on nous rencontre, personne ne pensera à vous soupçonner »....

A ce moment même, un passant attardé venait vers nous. En nous croisant, il ne parut même pas voir l'admirable créature qui marchait auprés de moi en si étrange toilette. Elle se mit à rire : « Ne vous l'avais-je point « dit?... Et peut-on être plus discret?... Mais qu'importe »... Elle allait si vite, qne j'avais peine à la suivre.

Nous avions depuis longtemps franchi les portes de la ville, seules quelques maisons se montraient de loin en loin, sur le chemin solitaire; la lune s'étaient voilée. « Sommes-nous bientôt arrivés, demandai-je, avec une « vague inquiétude. » — « Bientôt, murmura-t-elle; es-tu las? Désires-tu « retourner? — Pour toute réponse, je voulus prendre un baiser sur sa blanche épaule, mais elle m'échappa. « Attends!... attends encore! D'ailleurs nous voici arrivés... voici mon habitation! » Nous nous trouvions devant la grille d'un grand jardin, où l'on distinguait vaguement des allées régulières, et dans le feuillage sombre des blancheurs de statues.

« Ouvre-vite, Abigaïl! — Rien ne presse, dit-elle railleuse... Ah! quel « ennui!.... j'ai perdu ma clef, que faire?».... « Mais, nous pouvons « sonner».... — « Oh! non! non! que penserait le vieux jardinier? Il me « mépriserait et ne voudrait plus arroser mes fleurs.... Mais au surplus, « nous n'avons besoin de personne.... En se serrant un peu, quoi de plus « simple que de passer entre les barreaux?». — Ce faisant, elle était déjà de l'autre côté de la grille. « Qui m'aime, me suive! »... Les deux mains aux barreaux, elle me faisait face, en riant, la lune, l'éclairait maintenant; jamais je ne l'avais vue si belle.

« Ne te joue pas de moi, m'écriai-je, c'est trop cruel!.... Tu vois bien que « par ce chemin je ne puis te suivre! sois bonne, trouve cette clef et laisse « moi entrer!» — «Oui, comptez la-dessus, pour que demain, au chant du « coq, Monseigneur abandonne sans remords la veuve solitaire!.... Car je « dois le confesser, je ne suis belle que la nuit, dès que vient le soleil, je

« cours me cacher.... D'ailleurs tout ce que j'ai voulu, ce soir, c'est d'être « accompagnée ; une honnête femme ne court pas seule à minuit, n'est-ce « pas? Et maintenant, major de mon cœur, bon voyage. »... Avec sa grâce « souveraine, elle m'avait fait une révérence, et pris lentement le chemin « de la grande allée.

« Abigaïl ! Un baiser ! Rien qu'un baiser, m'écriai-je » — « Soit ! dit-elle « en revenant sur ses pas. Je ne serais point fâchée, après tout, de savoir ce « que c'est qu'un baiser. »... Elle avait passé ses bras blancs à travers les barreaux de fer, et les jetant autour de mon cou, elle attira mon visage vers le sien ; je sentis des lèvres glacées, il me sembla qu'elle aspirait ma vie même. Mon regard se voila, mon souffle s'arrêta, une angoisse indicible m'envahit, j'aurais voulu me dégager de l'étreinte mortelle de ses bras, je me trouvai sans force, presque sans connaissance.

« Le claquement d'un fouet se fit entendre dans la nuit, je me sentis libre ; un rire clair éclata de l'autre côté de la grille, et je perdis tout à fait connaissance.

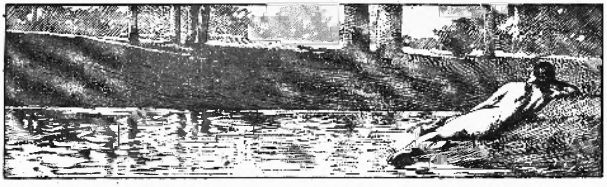
« Quand je revins à moi, je me trouvai couché au bord du chemin, aux mains de mon ami le docteur, qui me frictionnait vigoureusement ; sa voiture était arrêtée près de là. Aidé par son domestique, il m'y transporta. « — Mais au nom de Dieu, que venais-tu faire à cette heure au cimetière ; « demanda-t-il, quand il me vit en état de lui répondre. » Je ne sais quelle pudeur, ou quelle crainte de ses railleries m'empêcha de lui dire la vérité ; je parlai d'une longue promenade, de libations imprudentes... Naturellement il accepta mon explication... »

Toutes les personnes de sa connaissance, y compris le colonel, ne pouvaient mettre en doute la parole de cet homme d'honneur, lorsqu'il parla de son étrange aventure.

Serait-ce un rêve, causé par une bouteille de vin vieux ? Les rêves laissent-ils des traces tangibles ? Or le bouquet de roses et de jasmin avait disparu, et, sur le sopha, il ayait trouvé un petit bouquet d'immortelles.

DE KRONHELM.





A mon cher et vénéré maître Paul Henrion,
respectueux hommage.

L'IMMORTALITÉ DE L'AME

Je pense, donc je suis ! (DESCARTES).

La mer mugit ; le vent sous les sapins frissonne,
N'entends-tu pas au loin cette cloche qui sonne ?
C'est l'Angelus. Le soir sème l'ombre en tout lieu ;
L'homme suspend sa marche et pensif songe à Dieu !

Lorsque petit enfant, près du berceau qui tremble,
Ta mère se penchait vers toi, tous deux ensemble
Ecoutant cette cloche au tintement si doux,
Les mains jointes au ciel vous tombiez à genoux.
C'était pour toi vers Dieu que montait sa prière
Tous les maux de l'enfant sont les maux de la mère !
Et son amour disait : « Faites que sur ses pas,
« Aux embûches du mal il ne succombe pas.
« Sans la foi qui soutient, bien triste est notre route ;
« Mon Dieu ! faites qu'il vive et que jamais le doute
« Ne vienne de mon fils assombrir le chemin ;
« Qu'un sage esprit le guide et lui tende la main ;
« Qu'il soit grand ! qu'il soit bon ! Par ton amour suprême
« Mon Dieu, je l'aime tant, daigne faire qu'il m'aime ! »

Ta mère est morte, enfant, et seul son souvenir
Guidera désormais tes pas vers l'avenir.
Des hommes te diront que muette est la tombe ;
Que rien ne nous survit, et que tout ce qui tombe,
Pêle-mêle englouti dans ce gouffre béant,
Par une loi fatale est soumis au néant.
Enfant, laisse les dire, et garde l'espérance :
La mort n'a du néant que la sombre apparence ;
Le néant absolu n'est pas, et sache bien
Que rien n'a pu jamais être tiré de rien.
Quand tu seras instruit, tu comprendras peut-être,

Certaines vérités que l'homme doit connaître.
Apprends à méditer sur tout ce que tu vois ;
Plus grande est la science et plus juste est sa voix;
Tu pourras, dépouillant l'enveloppe grossière,
Sans en être ébloui contempler la lumière ;
Et tu verras alors, dans l'éternel milieu,
Resplendir l'infini sous les regards de Dieu.
Fuis le mal — fais le bien ; et puis après, qu'importe,
Ne t'inquiètes pas du souffle qui nous porte.
Une preuve entre cent de l'immortalité,
C'est le progrès humain ; c'est la vitalité,
La force que met l'homme au besoin de s'instruire.
A quoi nous servirait, si tout doit se détruire,
Si perdant à jamais le sentiment du moi,
Né des combinaisons d'une arbitraire loi,
L'esprit devait finir, sans laisser plus de trace
Que le sillon des mers ou le souffle qui passe ;
A quoi nous servirait, fécondant l'avenir,
D'aspirer vers le juste ou le beau; d'aplanir
La route où nous marchons, route inégale et sombre,
De semer de clartés les profondeurs de l'ombre,
De faire à chaque pas reculer le chaos,
Et de dire : *Ego sum* ! Pour qu'aux prochains échos,
Le néant, d'une voix railleuse nous réponde :
Rien ! tu n'es rien ! Quelques atomes de ce monde
Ont combiné ce corps dont tu te montres fier,
Mais tu seras demain ce que tu fus hier —
Rien... rien ! Et pour qu'un jour le fossoyeur nous jette
Quatre ou cinq pieds de terre au-dessus de la tête,
Et qu'il ne soit ainsi que pure inanité
De rêver, songe creux, notre immortalité !
Où serait la morale... où serait la justice ?
Quoi, cet homme entraîné sur la pente du vice,
L'une après l'autre a su vaincre ses passions ;
Il a formé son cœur aux grandes actions :
Il s'est instruit d'abord, sachant que l'ignorance
Egare les esprits, fausse la conscience ;
Puis, pour le grand combat du bien contre le mal,
Cœur noble et généreux, esprit impartial,
Au mépris de la vie à tous les maux en butte,
Cet homme vaillamment s'est jeté dans la lutte.

Ce qu'il rêvait... tandis qu'énervés de désirs,
La luxure enchaînait, par de honteux plaisirs,
Les peuples lâchement tombés dans l'esclavage,
Et que des dépravés de tout rang, de tout âge,
Dans leur hébétement et leur servilité,

Traînaient leur bave immonde en notre humanité !
Ce qu'il rêvait... honteux de toutes ces misères,
C'est que l'homme comprit que les hommes sont frères,
Et que chacun de nous fatalement déchoit,
S'il ne sait accomplir son devoir et son droit —
Son devoir et son droit, sans aucun artifice :
Son droit — la liberté ; son devoir — la justice.

Cet homme a fait le bien ; a-t-il jamais pensé
Qu'il dût être par nous un jour récompensé ?
Ce n'était pas un fou, ni même un fantaisiste ;
Il savait qu'au pouvoir, malheur à qui résiste,
Et que l'on a toujours mille bonnes raisons
Pour décréter l'exil ou peupler les prisons. —
Qu'espérait-il alors ? et quelle récompense ?
La popularité ! — Peuple ! quand on y pense,
Hélas ! que de héros acclamés par ta voix,
Ton aveugle fureur brisa sous le pavois ?
Non, cet homme élevait bien plus haut ses pensées :
A travers les clameurs des foules insensées,
Sublime, il méditait... et le front dans la main,
Il couvait en son cœur l'amour du genre humain.
Si l'amour exaltait ainsi toutes ses fibres ;
S'il voulait que partout les hommes fussent libres,
C'est qu'il sentait en lui que par la liberté
L'esprit peut concevoir son immortalité.
C'est qu'il avait compris que des lois immuables
Avaient placé, devant nos vœux insatiables,
L'éternel infini, l'éternel inconnu !
Qu'un contenant n'est pas moindre qu'un contenu ;
Et que l'esprit qui peut, dans ces routes profondes,
Faire planer son vol sur les splendeurs des mondes,
De son rêve immortel ne peut être déçu !
S'il l'était, l'idéal par l'homme étant conçu
Plus beau que l'œuvre Dieu — cherchant l'Etre suprême,
Et ne le trouvant pas, il serait Dieu lui-même !...

S'il préparait la route à notre humanité,
S'il servait le progrès, c'est qu'en réalité,
Le seul bien qu'on récolte est le bien que l'on sème ;
Propager le progrès, c'est progresser soi-même,
C'est grandir en amour, en science, en vertu,
C'est terrasser le mal. Et quand le mal s'est tu,
Et qu'au fond de nos cœurs fécondante est l'idée,
C'est la répandre à flots, sur tous, comme une ondée,
Et pour que la sève monte au cœur de l'arbre humain ;
Pour que d'un germe pur naisse un meilleur destin ;

Pour que la raison, si longtemps asservie,
Puisse au jour librement épanouir sa vie!

Et quand cet homme enfin victime du devoir,
S'avançant radieux vers le déclin du soir,
Viendra, déjà courbé sur l'abîme où tout tombe,
Heurter son front pensif à l'angle d'une tombe,
Calme devant la mort évoquant son passé,
Avant que d'ici-bas il ne soit effacé,
Dans le bien qu'il a fait puisant sa confiance,
Il pourra, souriant, dire à sa conscience :
Non ce n'est point la mort ! Peut-être est-ce un sommeil...
Demain, l'aube nouvelle, et demain le réveil.
J'accomplis mon destin ; fais-ton œuvre, mystère !
A toi je m'abandonne ô justice ! et j'espère !...

JULES MONIOT.

LES VOIX DU TOMBEAU

Monade humaine.

Un soir la grande voix de Pascal dans l'espace
Vibrait et j'écoutais son écho dans mon cœur,
Formidable, pareil à l'ouragan qui passe,
Je me pris à chanter sous son accent vainqueur :

« Triste atome perdu dans la vaste matière,
Tu peux bien secouer tes ailes d'Uriel,
Tu n'en seras pas moins la commune poussière,
Éparse après la mort aux quatre coins du ciel.

« Tu n'en seras pas moins le pauvre grain de sable
Que l'aquilon soulève aux bords de l'Océan ;
Mais ton esprit s'enfuit de ton corps périssable
Et vole en liberté dans l'espace géant..

« Ta secrète grandeur est dans ta petitesse,
Force humaine qui rampe et vole tour à tour,
Tu vis des jours tramés de joie et de tristesse,
O monade, foyer de pensée et d'amour. »

JULIEN LARROCHE.

NÉCROLOGIE

Nous avons annoncé le décès de M. Bazot, un véritable homme de bien; nous enregistrons le dégagement corporel de *Jean-Nicolas Streiff*, ancien professeur de l'Université, spirite de la première heure, que nous avons connu aux collèges de Chartres et du Mans; cet homme, à la forme plutôt brutale dans ses expressions était doux cependant, mais ferme dans la vie privée, ses amis rendent tous hommage à son esprit de justice. C'est ce que nous entendions répéter par les personnes qui suivaient au cimetière le corps de ce militant spiritualiste; par la parole et par la plume il affirmait ses croyances.

Sympathie sincère à son fils, chimiste distingué, et à son estimable veuve.

Le cinquième et dernier anniversaire de M. Léon-Laurent Wisselle (ancien chef de groupe spirite), aura lieu le dimanche 27 septembre, à 2 h. 1/2 très précises, au Cimetière Parisien de Pantin, 79e division, avenue des Marronniers à fleurs doubles.

Vve Wisselle.

FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCCULTES

(*Suite.*) Voir la *Revue* de juillet 1896.

Les différences citées ne se contredisent pas du tout, et il n'y a non plus *une lacune* quelconque dans les explications données. La confusion vient de ce que les penseurs ordinaires, ne sont pas habitués aux idées occultes, à la distinction faite entre les entités individuelles et personnelles dans l'homme.

Dans les publications occultes modernes, il a été souvent fait allusion à cette distinction, et même, dans Isis, où ne sont qu'à moitié voilées les explications de centaines de mystères, jadis entièrement voilés dans les ouvrages de philosophie occulte plus anciens; maintenant elles n'attendent que d'intelligentes recherches guidées par un peu de science occulte, pour paraître au grand jour.

A l'époque de la publication d'Isis, ceux dont cette œuvre est émanée, crurent que les temps n'étaient pas encore arrivés pour la déclaration explicite des vérités que maintenant ils consentent à publier dans les termes les plus explicites. Voilà pourquoi, dans ce livre, on trouve des allusions, des esquisses et des citations de la philosophie, à laquelle il se rapporte,

au lieu d'expositions méthodiques. Ainsi, par exemple, l'idée dont il s'agit maintenant : la différence entre l'identité personnelle et l'identité individuelle est indiquée, sinon entièrement expliquée, page 315, vol. Ier.

Mention est faite, comme étant l'opinion de quelques philosophes avec lesquels, d'ailleurs, il est facile de voir que l'auteur est d'accord. — L'homme et l'âme avaient à conquérir leur immortalité, en montant vers l'Unité, avec laquelle, en cas de réussite, ils seraient définitivement unis.

« L'individualisation de l'homme après la mort, dépendait de son esprit et non pas de son âme et de son corps. Quoique le mot de personnalité, dans son acception ordinaire, soit une absurdité si on veut l'appliquer ainsi littéralement à notre essence immortelle ; il est vrai qu'elle est une entité distincte, immortelle et éternelle *per se*. » Et un peu plus loin : — « Une personne peut avoir gagné la vie immortelle, et rester pendant l'éternité entière le même être intérieur qu'elle a été sur la terre, mais il ne s'en suit pas nécessairement qu'elle devra rester le M. Smith, ou le M. Brovn qu'elle a été sur terre. » L'attention sérieuse donnée à ces idées, terminera les embarras de nos adversaires.

Eliphas Lévi parle de personnalités, et les *Fragments* d'individualités. Les personnalités désignées par Eliphas Lévi, comme les *portions inutiles de l'humanité* en forment le plus grand nombre. La conservation permanente d'une entité personnelle, en deçà de la mort, est une occurrence fort rare qu'obtiennent ceux-là seuls qui savent arracher ses secrets à la nature et savent diriger leur développement futur.

Symboliquement, Eliphas Lévi désigne ceux qui y arrivent comme immortels en bien, par identification avec Dieu, et comme immortels en mal, par identification avec Satan. Cela veut dire que la conservation de l'identité après la mort, ou mieux pendant un long espace de temps après la mort (expression que nous expliquerons plus tard), n'est accomplie que par des adeptes ou par des sorciers ; les premiers ont acquis la suprême science par des moyens licites et avec des intentions bienveillantes, les autres par des moyens illicites et pour des motifs répréhensibles.

Mais, ce qui constitue le moi intérieur, les parties les plus pures qui composent l'âme terrestre personnelle unie aux principes spirituels, et établissent l'individualité essentielle, est certain d'obtenir une perpétuation de vie dans une suite non interrompue de renaissances ; il faut, pour cela, que la personne dont il est question acquière la science supérieure, ou bien elle restera sa vie durant un homme ordinaire.

Cette doctrine ne sera admise que difficilement parce que les enseignements des Églises modernes ont vicié la conception générale de l'immortalité. Il n'y a pas de religion exotérique qui décrive à ses adhérents

la vie future autrement que comme une prolongation de la vie actuelle. On leur dit que durant l'éternité, pourvu qu'ils aient été vertueux, ils vivront dans un ciel luxueux absolument comme si transportés dans une contrée étrangère, ils y étaient miraculeusement protégés contre la maladie et la vieillesse, et y continueraient, pour toujours, à être les mêmes MM. Smith ou Brown, qu'ils avaient été avant leur émigration.

Cette conception est tout aussi absurde, lorsqu'on y songe sérieusement, que celle qui admet que pour les mérites ou les péchés de cette courte vie (moins qu'un moment comparé à l'Eternité), ils pourront conquérir le bonheur sans fin ou mériter les horreurs d'une punition éternelle.

Les fins et les moyens, les causes et les effets, sont en relation exacte dans le monde des esprits, tout comme dans le monde actuel. Il est absurde de concevoir qu'un homme, qui n'a pas commencé par faire de sa personnalité quelque chose d'anormal, puisse être conçu en pensée, comme survivant *toujours*. Ce serait une insigne folie de désirer pareille chose. Comment le bonheur serait-il possible pour des êtres humains ayant mené une vie ignoble et misérable, dont la personnalité n'est qu'un assemblage de tristes et malheureux souvenirs, en voyant leur misère stéréotypée pour toujours, en contraste avec d'autres personnalités supérieures.

Le souvenir de toute vie personnelle, est conservé impérissable dans les mystérieux registres de chaque existence; il y aura un jour, où l'entité immortelle, individuelle et spirituelle, saura le retrouver, mais cela dans un avenir tellement éloigné que ce n'est guère la peine d'y penser maintenant; et ce sera alors l'une des pages de l'immense livre de vie qu'elle aura librement rassemblé.

Laissons là ces idées transcendantes et revenons à des destinées plus rapprochées, pour cette grande majorité d'entre nous, dont Éliphas Lévi parle si dédaigneusement ; il les nomme *les portions inutiles de l'humanité*! inutiles, ne l'oublions pas, par rapport aux circonstances actuelles terrestres, et non en ce qui concerne le *moi intérieur*, destiné souvent à jouir dans l'avenir de vies et d'expériences dans des conditions meilleures sur cette planète et en des mondes supérieurs.

Il y a maintenant bien des gens qui diront que, si peu satisfaisantes que soient après tout les circonstances qui constituent leur personnalité actuelle, néanmoins elles sont bien à eux, tandis que les monades intérieures spirituelles, dont ils ont à peine conscience, une fois unies avec des éléments différents dans de nouvelles naissances, seront des personnes tout à fait différentes qui ne leur inspirent que peu d'intérêt. Néanmoins, une fois ce temps survenu, le sort de ces personnes les intéressera tout autant que le leur maintenant.

Il y a, cependant, une consolation qui reste aux personnes que la perspective de quitter pour toujours leur personnalité à la fin de cette vie effraye par trop ; l'explication d'Eliphas Lévi, quant à la doctrine, est très concise par rapport à ce passage ; il glisse sur beaucoup de choses qui, du point où nous sommes parvenus maintenant, sont d'une grande importance. En parlant de l'immortalité, le grand occultiste songe aux longs espaces de temps, durant lesquels l'adepte et le sorcier peuvent prolonger leurs existences. Parlant de l'anihilation, après cette vie, il semble ignorer un certain intervale auquel il importe peu de faire attention, si on le compare au total énorme de l'existence, mais qui ne manque pas d'importance pour céux qui attachent tant d'importance à l'infime portion de vie qui se rapporte à la personnalité dont nous avons parlé.

Il a déjà été expliqué, plusieurs fois, que la renaissance, pour la monade spirituelle, n'a pas lieu immédiatement après qu'elle est libérée de son corps. Dans le *Kama-loka*, qui est notre atmosphère, la préparation a lieu entre les deux groupes de principes spirituels et dans le plus grand nombre des cas, lorsque la personnalité, le cinquième principe, fournit quelque chose qui soit susceptible de perpétuation et d'union avec le sixième principe ; la monade spirituelle, gardant ainsi conscience de son ancienne personnalité, passe dans le *Devachan*, où, durant des périodes énormes, comparées à la vie terrestre, elles a une existence heureuse et des joies conscientes.

Cet état n'en est pas un d'activité ou d'excitants contrastes entre la douleur et le plaisir, la réussite et la poursuite, absolument comme dans la vie terrestre ; mais c'est une existence dans laquelle la personnalité dont nous parlons est perpétuée autant que cela est compatible avec la non perpétuation de ce qu'il y a eu de pénible dans son expérience. C'est de cet état que la monade spirituelle renaît dans la nouvelle vie active ; à partir de cette renaissance, l'ancienne personnalité cesse d'exister.

Quant à ceux qui trouvent désagréable la conception d'une nouvelle naissance et d'une nouvelle personnalité, nous leur ferons remarquer que le *Devachan* est un fait scientifique constaté par les adeptes, une consolation offerte à ceux qui ne peuvent se décider à abandonner le souvenir de leurs vies terrestres.

DÉVACHAN

Voulez-vous avoir la bonté de me permettre de poser une question ?

Dans le vol. 4, n° 2, page 29, je vois bien que dans le *Devachan* la monade spirituelle a pendant de forts longues périodes une existence heureuse et des joies conscientes, mais sans activité, sans contraste entre la douleur et le plaisir, sans poursuite et sans réussite.

Comment est-il possible qu'une existence consciente, sans activité et sans but, puisse procurer de la satisfaction ou des jouissances ? L'annihilation ne serait-elle pas préférable à un pareil état d'indolence ? Dans le ciel des chrétiens, il y a au moins des palmiers et des harpes. C'est une triste occupation, c'est vrai, mais cela vaut encore mieux que rien du tout? — Ayez la bonté de nous donner les explications requises.

Espérant que vous ne me saurez pas mauvais gré de ma curiosité, etc.

R. HARTMANN. F. F. S.,

RÉPONSE : — Les questions de notre correspondant ont été expliquées par anticipation, par les importants appendices ajoutés dernièrement, au « Fragment » intitulé le *Devachan*.

Pour se faire une idée d'une existence spirituelle quelconque, il est absolument nécessaire de s'élever au-dessus du plan des perceptions matérielles. Il n'est pas donné à l'homme de voir les choses de l'esprit avec les yeux du corps ; il n'est pas non plus possible, d'apprécier suffisamment les phénomènes subjectifs, par l'intermédiaire de réflexions intelligentes, qui appartiennent en définitive aux sens physiques.

« Comment une existence consciente, sans activité et sans but, peut-elle être heureuse et donner des jouissances ? » Ce serait, simplement, appuyer davantage sur une idée erronée, si, en réponse à cette question, nous disions : « Comment, une existence consciente, sans jeux athlétiques et sans aucune espèce de chasse, peut-elle être heureuse ? » Les désirs de la nature animale ou corporelle humaine, ne sont pas permanents, mais au contraire, essentiellement variables. Les besoins de l'intelligence et ceux du corps sont très différents.

Dans la vie physique nous éprouvons un désir sans cesse renaissant de varier nos impressions ; ce désir donne lieu à cette conviction profonde qu'un contentement non interrompu n'est possible pour nous, qu'à la condition de voir nos occupations et nos plaisirs continuellement variés. Pour comprendre tout à fait la manière dont une seule veine de conscience spirituelle peut continuer, durant des espaces de temps considérables, à occuper non seulement l'attention (1) mais même l'occuper délicieusement, cela n'est probablement possible que pour ceux qui ont développé, dès cette vie, certaines facultés intérieures qui sont encore dormantes dans l'humanité en général.

Mais en attendant, notre correspondant éprouvera peut-être quelque satisfaction de ce fait, expliqué dans les récents essais sur ce sujet, qu'il y a une espèce de variété développée largement dans le *Devachan*, c'est-à-dire

(1) D'une entité spirituelle.

la variété qui ressort naturellement des simples éléments mis en état de vibration durant la vie. Par exemple, dans le *Devachan*, une entité spirituelle qui pendant la vie terrestre s'est occupée activement de l'acquisition de *la science*, peut faire des progrès énormes. Il n'est pas possible que dans le *Devachan*, un esprit éprouve une sensation autre que celles qu'il aura connue de son vivant ; les conditions de la vie subjective sont telles que l'importation d'impulsions externes et de pensées étrangères est impossible.

Mais, quand une fois la semence a été semée, une fois que le courant de pensées a été mis en mouvement, ses développements dans le *Devachan* peuvent être infinis, car, là, le dixième sens et le sixième principe nous servent d'instructeurs ; dans leur société, l'isolement comme le comprend la société n'est pas possible. L'Ego spirituel, occupé par son sixième principe, n'a pas non plus à craindre l'ennui ; il ne désirera pas plus un jouet d'enfant, que les palmiers et les harpes du ciel selon le moyen-âge.

CHAPITRE XI.

KARMA

Appendice aux Fragments de vérités occultes

En se référant à la doctrine énoncée dans un des Fragments de vérités occultes, un membre respecté de notre Société N.D. K. — nous adresse cette question : « Quelle est la Karma qui projette l'Ego supérieur vers une nouvelle naissance, quand une personnalité éminemment dépravée est condamnée à disparaître. »

Nous commencerons par répéter, ce qui a déjà été si souvent déclaré, que les Fragments n'étant que fragmentaires et incomplets, devront nécessairement donner lieu à des difficultés et même à des contradictions apparentes, jusqu'à ce que la doctrine entière concernant l'état futur de l'Ego ait été expliquée. Ceux qui sont doués d'une quantité quelconque de perception intuitive, ont assez vu de cette philosophie pour être plus avancés et en état de deviner bien des détails, surtout s'ils ont adopté la manière de vivre qui ouvre la vision intérieure.

Bien peu de choses, sous ce rapport, peut être donné dans une publication s'adressant au lecteur ordinaire, tel que l'étudiant en occultisme. Il est des secrets de l'initiation qu'il est impossible de communiquer au monde en général, sans troubler profondément bien des esprits, à moins que toute la doctrine ne leur soit expliquée ; aucun adepte, ou néophyte avancé, n'y consentirait dans le stage atteint maintenant par l'instruction.

Mais ce point là ayant déjà été défini, il n'est pas nécessaire de garder le silence sur ce détail spécial. Ceux qui ont lu le Catéchisme buddhiste du colonel Olcott, se rappelleront sans doute l'important passage suivant (voyez pages 54 et 55) :

« A chaque naissance, la personnalité est différente de ce qu'elle a été dans la vie précédente, et de ce qu'elle sera dans une vie future. *Karma*, le *deus ex machina*, se déguise, ou plus tôt se montre tantôt sous la personnalité d'un sage, tantôt sous celle d'un artisan, et ainsi de suite pendant toutes les naissances consécutives. Mais, si les personnalités changent, la ligne de vie à laquelle elles sont attachées se continue sans être interrompue.... ».

Il faut ensuite comparer à cette citation ce qu'on trouve dans les *Fragments de vérités occultes*, n° 1 (Théosophist du mois d'octobre, vol. III, n° 1, page 19, col. 2).

« ... Un temps viendra, sans doute, mais cela à une altitude bien plus considérable sur l'échelle, quand l'Ego retrouvera la conscience de toutes ses existences passées... » Pour celui qui comprend le sens véritable de ces deux citations, le problème est résolu, il aura une clef qui lui permettra de comprendre, correctement, quelle *Karma* projette l'Ego supérieur dans une nouvelle naissance, même quand il s'agit d'une personnalité profondément dépravée, qui a dû disparaître avec l'âme personnelle à laquelle elle devait son origine.

Il ressort de ces passages que l'individualité, ou la monade spirituelle, est un fil auquel sont attachées différentes personnalités. Chaque personnalité transmet ses impressions spirituelles supérieures à l'Ego divin, et, à un moment donné de son progrès, elle les recouvre, même celles qui proviennent d'une âme profondément dépravée, qui a dû périr à la fin. La cause en devient évidente, si on songe que, quelque criminelle que soit une âme humaine, quelqu'insensible qu'elle soit à tout sentiment élevé, il n'y a pas d'âme humaine qui naisse entièrement dépravée ; il y eût un temps, durant la jeunesse de personnalité humaine dégradée, où elle a donné lieu à une *Karma* quelconque, et c'est là ce qui survit et forme la base de la *Karma* future.

Supposons, qu'un certain A..., ayant atteint l'âge adulte, a la jouissance pleine et entière de toutes ses facultés (personne, quelque vicieuses que soient ses inclinations, ne devient vicieux tout à coup) ; il a donc le temps et la possibilité de se créer une *Karma*, quelque faible et insignifiante qu'elle soit du reste. Figurons-nous, ensuite, qu'à dix-huit ou à vingt ans, A..., commençant à devenir vicieux, perd ainsi, peu à peu, toute connexion avec ses principes supérieurs ; à trente ou quarante ans il meurt.

Maintenant, il est clair que la personnalité de A, de quinze à vingt ans, est toute aussi différente de sa personnalité de vingt à trente ans, que si c'était celle d'une autre personne. Les physiologistes eux-mêmes, divisent la personnalité physique en stages de sept, et nous montrent l'homme changeant tous ses atomes, tous les sept ans. Il en est de même pour l'homme intérieur.

Le cinquième principe d'un homme sensuel et hautement dépravé, pourra et devra périr, tandis que la *Karma* de sa jeunesse, quoiqu'elle ne soit pas suffisamment forte et complète pour lui procurer les jouissances du *Devachan* et l'union avec son principe supérieur, est néanmoins suffisamment définie pour permettre à la monade de s'y attacher pour une nouvelle naissance. D'autre part, on nous apprend qu'il arrive parfois que la *Karma* d'une personnalité quelconque, n'est pas entièrement épuisée dans la vie suivante.

La vie se compose d'accidents et par conséquent les circonstances peuvent être telles qu'une personnalité ne puisse éprouver, soit en bien soit en mal, toute la *Karma* à laquelle elle a droit. Mais il est évident que la loi de rétribution ne peut jamais être rendue inefficace par un hasard aveugle. Dans un cas pareil, il n'y a rien de perdu, et ce qui n'a pu être réglé dans une vie est transporté à une autre ; c'est très bien vu que, dans les *Fragments*, on ait comparé les vies successives aux pages d'un livre de comptes. *Le livre de Vie ou des Vies.*

C'est donc de ces impressions, qui constituent la *Karma* de la jeunesse, qu'émane la nouvelle personnalité. Les botanistes savent que la plante du croton produit d'elle-même une autre plante, lorsque celle qui existait précédemment meurt ou se fane. Cette évolution nouvelle est due à la potentialité latente de vie qu'elle a en elle. De même, une personnalité peut être dépravée au point d'être entièrement dissociée de la monade spirituelle et être attirée dans la huitième sphère, où elle est annihilée, ce qui n'empêche pas que les impressions qu'elles a faites sur l'Ego supérieur, ont en elles assez de puissance pour émaner un nouvel Ego physique comme dans le cas du croton.

Nous avons précédemment comparé la connexion entre la monade spirituelle d'un homme et la succession d'Ego physiques auxquels elle est temporairement associée, au regard rétrospectif d'un homme sur quelque période de son existence terrestre. En repassant ainsi le passé dans sa mémoire, les jours où il ne lui est rien arrivé d'important n'ont laissé ni trace ni souvenir, et il n'en a plus du tout conscience. C'est ainsi que, à la fin de son long pélerinage, l'Ego ne retrouvera que la conscience de ses individualités qui auront fait une marque spirituelle suffisamment accentuée sur

la monade, tandis que le souvenir des actes conscients de la personnalité dépravée, qui est allée à la huitième sphère, sera entièrement oblitéré.

On nous demandera peut être quel motif existe pour engager un homme à mener une vie vertueuse et pure, puisque, de toutes façons, sa monade spirituelle doit progresser ? Cette question est d'une haute importance et au point où nous en sommes, nous ne pouvons encore y répondre.

(*A suivre.*)

LA POSSESSION, L'OBSESSION

On s'est beaucoup moqué de ce que les personnes religieuses appellent la possession, l'obsession. D'abord qu'est-ce que la possession, l'obsession ? ceux qui croient à la possession, à l'obsession prétendent qu'il y a dans l'air, dans notre atmosphère de mauvais esprits qui guettent les occasions de mal faire, et qui, lorsqu'ils jugent que les conditions pour l'accomplissement de leur mauvais dessein sont réunies, pénètrent le corps de leur victime, l'obsèdent, la tourmentent pour l'obliger de céder et lui font faire mille extravagances, mille et mille choses ridicules, impossibles, insensées.

Les doctes de la Faculté, de même que ceux de la coupole dorée, soutiennent qu'il n'y a pas de possession, pas d'obsession, et que ce que la superstition du vulgaire appelle ainsi est tout simplement de l'hysthérie, ou tout au moins une très forte névrose, ou bien même un commencement de folie.

Il faut reconnaître que les apparences semblent donner raison à ces doctes qui répondent à tout avec aplomb et sententieusement.

Ils sont la science (ils se collent au dos cette fastueuse étiquette), ils ont prononcé, c'est fini. On ne peut en appeler de leur sentence.

Les croyants affirment, tout au contraire, que l'hystérie, la névrose sont des termes tirés du grec, qui expriment mal la réalité qui est une véritable possession, une véritable obsession. Ce que la science officielle appelle hystérie, a tous les caractères de ce que l'antiquité judaïque et les premiers chrétiens appelaient possessions.

J'ai lu sur les cas d'hystérie, qui attaquent principalement les jeunes filles nubiles, plusieurs ouvrages de médecine, où se trouvent entassés une multitude de faits véritablement intéressants et curieux. Voici une jeune fille de dix-huit ans, assez nerveuse, mais de bonne santé et robuste, dont l'éducation a été très soignée, qui raisonne très pertinemment et parle très

posément. Au milieu d'une conversation à laquelle elle prend part, où elle brille par son bon sens et la plénitude de son intelligence, tout à coup une crise la saisit, elle se met à éclater de rire sans savoir pourquoi ; puis elle se lève et se met à danser avec frénésie, en se donnant mille et mille contorsions ; enfin elle va se rasseoir.

A peine assise, elle se relève de nouveau, se met à courir tout autour du salon où la société la regarde ébahie, puis elle grimpe à la muraille, elle gagne ainsi le plafond sur lequel elle continue sa course, ni plus ni moins que si elle était une simple souris.

Sa course sur les quatre murs et sur le plafond du salon est un flagrant démenti donné aux lois de la pesanteur. L'attraction vers le centre de la terre, en suivant la verticale, ne peut rien sur elle, car elle ne tombe pas malgré qu'on ait peur que se détachant tout à coup, en vertu de la loi d'attraction, elle ne vienne se briser le crâne sur le parquet.

Mais la loi découverte par Newton n'exerce aucune action sur la jeune fille qui quitte le plafond en courant et à sa volonté, redescend toujours à quatre pattes sur les murs, après quoi elle reprend sa place comme si de rien n'était ; la crise est passée.

Les parents de la jeune fille, qui sont de parfaits chrétiens, vont consulter M. le curé, qui prétend qu'elle est possédée du démon, propose de l'exorciser et de faire dire des messes. Les parents, pleins de foi, acceptent la proposition, paient M. le curé qui dit des messes, exorcise, et..... le démon se livre plus que jamais à ses méchantes et inquiétantes fredaines.

Un spirite émet une théorie qui scandalise et froisse et M. le curé et les parents de la jeune personne ; il soutient qu'un esprit, qui veut s'incarner, s'est emparé d'elle et qu'il l'obsédera jusqu'à ce qu'elle soit mariée et mère. Un docteur trouve la théorie quelque peu cocasse, mais comme le spirite, il pense qu'un bon mari débarrassera la possédée de son affection qui n'est, selon lui, qu'une affection hystérique très prononcée.

Les exorcismes et les messes n'ayant produit aucun résultat, les parents se rangent à l'opinion du docteur. On donne à la protégée une dot plantureuse, qui lui fait trouver bien vite un mari pas trop difficile ; le mariage a lieu, et dix mois après l'esprit s'est incarné et a pris la forme d'un poupon du sexe masculin, robuste, exubérant de santé et capable de parcourir une longue existence. La naissance du poupon a pour jamais guéri la mère de la possession ou de l'hystérie.

Les anciens croyaient à la possession et à l'obsession, mais selon eux, il n'y avait pas que les mauvais esprits qui s'emparaient de l'être humain pour le tourmenter ou l'obséder ; on était aussi possédé et obsédé par les bons esprits. Les prophètes étaient possédés, de même les sybilles, les

pythonisses etc., c'était un bon esprit qui s'emparait d'eux, les pénétrait et leur faisait prédire l'avenir.

La même chose a lieu de notre temps, dans les Indes orientales : les Fakirs, les Yoghis se considèrent comme de purs instruments, de simples outils, et ce sont les Pitris (les esprits) qui opèrent en eux, et par eux, et accomplissent les miracles qui ont stupéfié les Européens qui en ont été témoins.

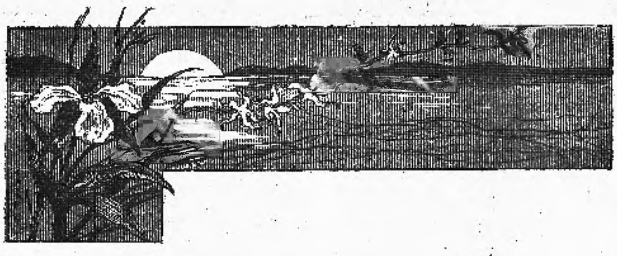
Ces miracles, naturellement, contredisent les lois de la physique professées dans les universités occidentales. Les Indous, comme les anciens qui voyaient dans des faits étranges et extraordinaires l'action des démons, voient dans bien des phénomènes merveilleux, l'action secrète des Pitris. Jésus, on le sait, chassait les démons, les mauvais démons ; on lui amena un possédé de plusieurs démons ; Jésus, par la simple parole, les chassa et les força d'entrer dans un troupeau de porcs en train de paître ; les démons obéirent, pénétrèrent dans le corps de ces animaux jusque-là calmes et paisibles, et à peine eurent-ils leurs corps pénétrés qu'ils s'agitèrent, se démenèrent, devinrent furieux et allèrent se précipiter dans la mer, au bord de laquelle ils paissaient.

Ce fait prouve que la possession, l'obsession, ne sont pas une simple théorie, mais un phénomène produit par des êtres actifs, bien réels et bien vivants, quoique invisibles, et exerçant une action puissante sur ceux qu'ils pénétrent.

HORACE PELLETIER.

Nous éditons un ouvrage traduit de l'anglais, par un docteur de la Faculté, savant et linguiste émérite, intitulé : *Dans les Temples de l'Himalaya* ; ce volume est appelé à imprimer une orientation nouvelle aux idées régnantes sur les destinées humaines et sur la cosmogonie. — Nous reparlerons de cette œuvre d'un penseur, qui nous a plus qu'intéressés, et en ferons un compte rendu très substantiel dans la prochaine Revue.





DEMANDE D'UN INVESTIGATEUR

Monsieur et cher Maître, ne croyez-vous pas bon, pour le triomphe définitif de notre cause, de proposer à tous nos frères en croyances une mesure générale qui pourrait mettre fin à toutes les diatribes et discussions dont ces croyances sont encore l'objet ?

Par exemple, si chaque spirite actuel s'engageait par serment solennel à se communiquer, après sa désincarnation, aux membres de son groupe et de préférence aux membres des autres groupes dans les pays de langue différente (pour répondre à la théorie de l'état second inconscient), par tous les moyens que la loi divine laisse à la disposition des désincarnés, et cela dans la mesure des manifestations compatibles avec l'état d'esprit de ceux à qui ils s'adresseraient, nous nous trouverions évidemment, avant peu, en présence de manifestations nombreuses et définitivement probantes ; ou, au contraire, en présence d'une absence totale de manifestations de laquelle nous devrions tirer une des deux conclusions suivantes :

1° Ou la théorie spirite est fausse, et il resterait alors à expliquer, par d'autres causes, les manifestations nombreuses recueillies et enregistrées jusqu'à ce jour.

2° Ou, sans déserter le principe de cette théorie, il serait établi : que les désincarnés ne peuvent pas se manifester, au gré de leur volonté, avant un certain laps de temps qui resterait à déterminer ultérieurement.

Dans les deux cas, nous aurions la satisfaction intime d'avoir travaillé pour le triomphe de la vérité.

Pour que ce serment revêtît un caractère inoubliable, il faudrait qu'il fût entouré d'une solennité toute particulière, d'une véritable cérémonie religieuse, pour les détails de laquelle il serait peut-être bon de faire appel à l'imagination et aux connaissances de nos frères de tous les pays. Or, nul organe n'est mieux placé que la *Revue spirite* pour porter la Bonne Parole dans le monde, et faire appel à toutes les bonnes volontés de l'humanité civilisée. C'est pourquoi je vous soumets cette idée. SAUVAIRE.

PRESSE SPIRITE (langue espagnole).

FRATERNIDAD UNIVERSAL DE MADRID

Nous trouvons dans le numéro de juin de cette intéressante revue d'études psychologiques une communication très émouvante sous le nom de « Madre mia ». Mais que l'auteur nous permette un conseil d'ami. Pourquoi présenter cette communicatisn sous la jorme d'une nouvelle (très intéressante, du reste, par le fond et par la forme) au lieu de la publier avec le caractère d'une étude d'ordre scientifique, c'est-à-dire en l'accompagnant de renseignements sur le lieu d'origine, la date, etc., en un mot tous les renseignements nécessaires au contrôle tout en évitant l'indiscrétion.

Allan Kardec a dit que le spiritisme serait scientifique ou ne serait pas.

Dans l'intérêt même de notre doctrine ayons toujours présent à la mémoire ce précepte de notre grand maître.

REVUE D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES DE BARCELONE. — Le numéro de juillet que nous avons reçu contient, au nombre de plusieurs articles très intéressants, un mémoire remarquable sur les investigations faites au sein du groupe « Marietta ».

Ce mémoire portant la signature du vicomte de Torres-Solanot, donne les détails de matérialisations de la plus haute importance accompagnées d'apports de fleurs, de bonbons et d'une bague sortie du tombeau d'une fille de la médium.

Tout en félicitant le groupe « Marietta » des beaux résultats obtenus, nous regrettons que les expérimentateurs n'aient pas songé à photographier les apparitions matérialisées ; car nous considérons les reproductions photographiques comme un des meilleurs moyens de propagande pour l'avenir de notre doctrine.

CONSTANCIA. — *Revue hebdomadaire. Sociologico-spirite*, de Buenos-Ayres. — Numéros du 28 juin et du 5 juillet.

Sommaire du 28 juin : Notes de la Rédaction. — Considérations sur les médiumnités du spiritisme. — Section sociologico-spirite. — Le feu ! — La morale du spiritisme. — Bulletin de la semaine.

Sommaire du 5 juillet : Notes de la Rédaction. — La morale du catholicisme. — Section sociologico-spirite. — Histoire du passé. — Le laïcisme. — Communications des esprits. — Quelque chose de plus sur la sibylle de Paris. — Théorie du dédoublement. — Bulletin de la semaine.

Dans ces deux numéros de la revue essentiellement philosophique de Buenos-Ayres, nous avons surtout remarqué les deux articles relatifs à la morale du spiritisme (traduction d'une page remarquable du savant anglais Alfred Russell Wallace) et à la morale du catholicisme, démontrant, preuves en mains, que les pays les plus catholiques sont toujours les plus arriérés comme instruction et les plus immoraux.

LUZ ASTRAL DE BUENOS-AYRES. — Nous avons reçu les nos 16 et 17 de cette revue occultiste dont nous félicitons sincèrement les fondateurs.

Occultistes ou spirites nous sommes tous frères dans la recherche de la vérité et dans l'amour du bien.

REVISTA SPIRITA DE BAHIA (Brésil). — Nos 19, 20, 21, 22 mai et juin 1896. — Nous avons lu avec intérêt ces 4 numéros de l'importante *Revue spirite* de Bahia qui sait se

tenir à une hauteur philosophique que nous voudrions pouvoir constater chez tous nos frères en spiritisme.

VERDADE E LUZ. — Organe du spiritualisme scientifique. — Saint-Paul (Brésil). — Nous avons reçu également les 4 numéros de mars et avril de cette publication aussi sérieuse qu'intéressante qui reproduit les articles les plus importants publiés par les organes d'Europe, publications à côté desquelles figurent des articles intéressants d'origine locale notamment sur la production des phénomènes physiques sans contact.

LA REVELACION. — *Revue Spirite* d'Alicante. — Nos 6 et 7. — Nos félicitations aux distingués directeurs de cette sérieuse revue dont la section doctrinale a particulièrement attiré notre attention.

REVISTA DE L'ASENEA OBRERO DE BARCELONA. — Bien que cette publication ne nous semble avoir aucun rapport avec le spiritisme, nous sommmes heureux de constater que le but poursuivi par cette association répond aux principes les plus purs de la morale en poursuivant le développement de l'éducation morale dès la première enfance.

L'ESPÉRANCE

L'espérance, ce rêve de l'infini, est le génie protecteur de la vie humaine, le baume des affligés, le refuge salutaire des âmes souffrantes qui luttent de par les épreuves de la vie.

Kant, l'évangéliste de la raison, a proclamé la douce et bienfaisante espérance comme l'élément le plus puissant du bonheur de l'homme sur la terre. Cette fille de l'imagination et de la raison est la divinité protectrice des illusions du cœur, ces réalités des mondes heureux ; elle promet aux âmes convaincues des vérités psychologiques, les régions lointaines où règnent le bonheur et les joies les plus pures.

C'est la flamme qui entretient l'âme dans de délicieuses conceptions idéales, et lui fait envisager l'avenir comme un port de salut.

L'espérance est un charme ; dans toutes les situations, quel est celui qui n'a aucun désir à satisfaire ? qui ne rêve des mondes plus heureux ?

L'âme égarée dans ces rêves de l'imagination vagabonde, doit avoir la raison pour guide et la conscience pour sanction.

L'homme exilé sur la terre, ne doit jamais perdre de vue les espérances rationnelles qui, dans les heures tristes de la vie, lui montrent l'avenir sous de plus riantes couleurs ; elles lui permettent d'envisager sa destinée dans toute sa réalité, moralement et scientifiquement.

Mais l'espérance est souvent étouffée par le matérialisme néantiste qui sème le doute et le désespoir, qui couvre de ruines toutes les hautes con-

ceptions de l'au-delà, en nous faisant les esclaves des seules jouissances physiques.

L'espérance en la vie future, telle qu'elle est envisagée par le spiritisme, constitue une certitude pour le véritable investigateur, en lui garantissant une part de bonheur proportionnée à sa conduite et à ses efforts.

L'espérance du paradis des catholiques constitue une chimère invraisemblable, à la réalisation impossible, eu égard au petit nombre des élus. Ce sont là promesses illusoires, auxquelles les ignorants et les naïfs se laissent prendre, qui ne peuvent séduire l'homme éclairé voué à l'analyse des faits, habitué à les comparer aux diverses règles qui servent de base à l'ordre universel.

Une éternelle épée de Damoclès est donc continuellement suspendue sur la tête des catholiques, perspective aussi anormale que contraire à la raison; ce fait engendre le découragement et le désespoir, et comme conséquence, le scepticisme et le néantisme. La raison recule épouvantée devant de semblables absurdités.

Le Dieu des catholiques serait, d'après leurs enseignements, aussi injuste qu'absurde. Dans sa bonté et sa miséricorde infinies, il punirait l'homme, faible créature, de peines inouïes et d'une cruauté tellement barbare que la pensée recule d'horreur.

Cette contradiction insensée de bonté infinie, constitue une anomalie, une inconséquence qui répugnent au bon sens ; ce sont deux situations inconciliables contraires au raisonnement.

Une telle divinité, non seulement n'aurait rien de divin, mais serait plus imparfaite, plus cruelle que les hommes les plus criminels, les plus arriérés et les plus sauvages.

Il n'est donc pas étonnant que cet enseignement absurde, contraire à la raison, ait porté les hommes sérieux et réfléchis vers le néantisme ; dans cette situation anormale, ils rejettent en bloc toutes les croyances spiritualistes. C'est donc là un défi jeté au raisonnement et aux lumières de la société moderne, à la loi du progrès.

Ces croyances, entretenues par des préjugés et une foi aveugle, ne peuvent prévaloir contre les lumières de notre siècle : les esprits droits ne peuvent admettre une telle ironie et d'aussi énormes contradictions.

L'éternel principe actif et directif ne peut maudire son œuvre ; quel est l'artiste assez insensé pour détruire le chef-d'œuvre qui l'a immortalisé ? De telles pensées sont contraires à la raison, ne comportent aucun argument pour la détruire, puisqu'elles tombent d'elles-mêmes devant la réalité.

Les espérances des catholiques sont donc des chimères irréalisables, qu'une foi aveugle peut seule entretenir.

La véritable foi ne consiste pas à faire abstraction de la raison, à croire les dogmes absolus les plus absurdes, mais à croire aux vérités prouvées et admises par la raison.

L'amour de l'éternelle justice, manifesté par l'amour de nos semblables, constitue le principe éternel qui doit servir de base à toutes les croyances spiritualistes.

La solidarité, la bienfaisance, doivent être l'âme de la morale sociale. Ces principes ne peuvent être compris et pratiqués que si nos visions s'agrandissent, et si nos aspirations s'épurent. L'amour exclusif des richesses et des plaisirs constitue un obstacle à l'avancement moral et social des peuples et des individus. L'égoïsme, le chacun pour soi, la haine des classes, l'accaparement de la forture, isolent les hommes que l'union intime, fraternelle et solidaire, pourrait seule fortifier en augmentant le bien-être de chacun.

Les adversités inhérentes à la nature humaine ne seraient rien si elles n'étaient pas aggravées par le défaut d'équilibre des biens de la terre ; ces adversités seraient vaillamment supportées, si chacun envisageait sagement sa véritable situation dans le monde universel.

Qu'importe, en effet, que la vie soit sombre à certaines heures, si notre cœur reste attaché à l'idéal supérieur, cette synthèse de toutes nos aspirations et de tous nos désirs, celle que nous ne devons jamais perdre de vue ?

Avec beaucoup de raison et de bon sens, tout devient facile pour l'âme convaincue des grandes vérités psychologiques. Peu nous importent les nuages noirs du cours ordinaire de votre vie, si l'âme éclairée s'inspire des douces lueurs de l'espérance consolatrice.

Quelle soit donc toujours notre égide, notre sauvegarde et notre soutien !

DECHAUD.

VOYAGE EN ASTRAL (ROMAN ESOTÉRIQUE)

Vingt nuits de dégagement conscient.

Mme Ernest Bosc, médium voyant bien connu, a édité le *Voyage en Astral*, et, dit Marcus de Vèze, « c'est un livre instructif, moral, philosophique, et malgré cela, il n'a pas de longueurs, de ces tirades à perte de vue qui fatiguent et ennuient le lecteur. Nous pouvons dire sans exagération qu'il donne à ses lecteurs tout ce qu'un charmant écrivain, *Guy de Maupassant*, prétend que réclament des groupes nombreux de lecteurs qui crient à l'écrivain : « Consolez-moi, attristez-moi, attendrissez-moi, faites-moi rêver,

faites-moi rire, faites-moi frémir, faites-moi pleurer, faites-moi penser.

« Seuls quelques esprits d'élite disent : « Faites-moi quelque chose de beau, dans la forme qui vous conviendra le mieux, suivant votre tempérament. »

Marcus de Vèze pense que *Voyage en Astral* répond à tous ces desiderata, avec un fantastique réel, que tout en est vécu, authentique et vrai.

Le fond de l'histoire est celui-ci : Deux amis, Henry de Montzag et Robert Dosset, Henry aux tendances spiritualistes avancées, Robert un peu moins; tous deux se promettent, après décès, de se donner réciproquement une preuve de l'existence de l'au-delà.

Robert termine ses études à Paris, à l'école polytechnique, il s'y occupe de spiritisme et de kabale tout en voulant devenir ingénieur des mines; Henry, après la mort de son père, se consacre à la direction des propriétés, à une protection presque paternelle pour sa mère et sa sœur.

Robert devenu ingénieur se lança dans la luxure, mena une vie de plaisir et d'entraînement à Paris, il tomba dangereusement malade et revint chez ses parents. Henry mourut prématurément; il apparut plusieurs fois à Robert, pendant sa longue convalescence, c'est ce que jusque-là, ce dernier avait cherché vainement à réaliser. Henry l'initie peu à peu, lui apprend à dégager son astral, lui promettant, lorsqu'il y serait aisément parvenu par un acte de volonté répétée, de conduire son moi conscient en vingt voyages dans le grand inconnu. Pour ce faire, il lui recommande de vivre en végétarien, de lire plus attentivement que par le passé les ouvrages de Maitland, d'Édouard Schuré, de A.Kingsford, de Sinett, de Jhounney, de Papus, Péladan, Huysmans, Bois, Amaravella, Blawatsky, Annie Besant, ceux de Nus, Balzac, Lytton, Bonnemère, E. Bosc, etc., etc.

Dès ce moment Robert se consacra complètement à sa famille et au futur mariage de sa sœur Mina, avec Ludovic de Montzag, frère d'Henry.

L'esprit d'Henry le vient souvent visiter, lui donne des leçons de dégagement astral, lui apprend à laisser son corps en bon état, son esprit se sentant plus vivant que jamais. Suivent des phases curieuses dans cet état mixte, phases d'appréhensions du moi dégagé, où Robert se croit complètement mort à la terre; Henry le rassure, lui explique logiquement son cas, par le repliement de son double astral pendant le sommeil de son corps.

Aux voyages successifs, Henry promène l'individualité de Robert dans l'au-delà, pour le sagement initier aux mystérieuses choses inconnues des profanes, qui se passent dans les milieux divers où il le fait successivement passer; il lui explique sa réconciliation avec son père, tous deux, dans leurs incarnations antérieures, ayant été ennemis avérés; il s'était incarné chez son père, pour commencer cette réconciliation cimentée par les deux

esprits désincarnés dans l'espace où ils sont devenus *Rois de lumière*, et peuvent vaincre l'esprit de *Sathan*, vers lequel l'humanité actuelle semble pencher ; c'est-à-dire, vers l'esprit de ténèbres.

En un second voyage, l'esprit promène Robert dégagé de son corps, parmi ses concitoyens dont il connaît toutes les pensées, en les étudiant dans leurs faits et gestes. C'est un nouveau champ mental parcouru par l'*Ego* de l'investigateur. Cette partie est intéressante comme comédie humaine. Il y a une lutte étrange entre un groupe d'incarnés, voués à la magie noire, ou *frères de l'ombre* deshérités de l'immortalité, et les esprits avancés dont les magiciens noirs veulent blesser le corps astral. Puis, une visite dans une société spirite.

Pendant la tempête, les éclairs rendent indécis et tremblants des êtres de forme indécise, qui grouillent dans l'espace ; il faut s'en garantir en ayant portes et croisées closes, ces êtres se précipitant dans les demeures pour y porter le désordre, ils ont une haleine méphitique. A chaque réveil, Robert se sentait plus fort, plus lucide cérébralement, ses théories étant réalisées dans le plan astral. Puis il y a dans sa famille, celle d'Henry et de ses intimes, des scènes privées fort attirantes, ce qui double l'attrait de ce volume.

C'est de la théosophie au premier chef, développée médianimiquement par le remarquable auteur. Ils visitent une ville étrange, puis l'*Erèbe* où se passent des scènes comme dans l'enfer dantesque, avec des élémentals ou monstres astraux de natures étranges, imitant les scènes fantastiques de la grande tentation de saint Antoine. — Tous les décédés passent aussi par cet *Erèbe*, y séjournant plus ou moins, avant d'entrer dans le *Kamo-Loka*, sorte de purgatoire, d'où ils ne peuvent répondre aux invocations des incarnés.

Je pensais, par le spiritisme, nous voir délivrer de l'enfer et des rêves affreux inventés par les moines ; ce volume nous y ramène, ce semble, car des créations fluidiques, sortes d'automates, dirigent ce troupeau d'âmes coupables, les enfoncent dans la brume, balayées par un vent glacé.

Puis un voyage dans le Kamo-Loka, ou purgatoire catholique dont fait partie l'Erèbe. — Ensuite dans le pays de l'illusion par excellence, qui réserve bien des surprises étranges au lecteur, dans une ville fantastique, sur laquelle planent des entités supérieures appartenant au *Rupa-Loka*, sorte de paradis. Robert y retrouve bien des figures connues, il en ressort pour lui un fécond enseignement. Sa rencontre avec Jolie-Bec est intéressante, dans ce monde fantastique, qui n'est point une fantaisie, dit l'auteur.

Celle de l'esprit désincarné, G. de Mauriant, n'est pas moins étourdis-

sante, par les explications sages qu'il donne à Robert sur la vie et ses conséquences astrales, afin de toujours mieux saisir ce que c'est que la vérité. Il y rencontre aussi Alice, une amie de la terre, dégagée en astral, et assiste à un banquet offert par de Mauriant; là, régnait la plus sympathique affinité. C'est plus beau qu'un conte des Mille et une nuits.

Il faut lire ce livre étrange, caractéristique, pour s'en rendre un compte exact et méditer sur ses théories nouvelles et sur leur valeur. Le médium, ou l'auteur, a fait là, une œuvre bien écrite, à la forme originale et attrayante.

Dans l'épilogue, pour le roman qui est la base de ce volume, tout se tasse, et se résout, comme ce qui est vécu sur la terre. (Prix : 3 fr. 50) 408 pages sur beau papier.

P.-G. LEYMARIE.

BULLETIN DES SOMMAIRES

AVIS. — Nous publierons régulièrement le sommaire des Revues étrangères dont la traduction en français nous sera envoyée du 10 au 15 de chaque mois.

Le Messager (de Liège). — Évocation de Samuel, par A. REYBAUD. — S'il y a un diable, il doit y avoir un Dieu, par HORACE PELLETIER. — Le scepticisme, par DÉCHAUD. — Encore des prophéties, à propos d'un discours de M. Berthelot. — Dieu ou Satan, une prophétie de Charcot, par J. BOUVÉRY.

La Paix universelle (Lyon). — L'Encyclique de Léon XIII, par DANIEL METZGER. — L'Eglise catholique et le corps astral, par AMO. — Le revenant de Valence-en-Brie, par MAGNY. — Le bonheur terrestre, par DÉCHAUD. — La double personnalité, par H. PELLETIER. — Le patriarche (feuilleton), par PAUL GRENDEL.

La Vie d'outre-tombe (Charleroi). — Phénomènes spontanés d'ordre spirite en France. — Les apparitions à Tilly-sur-Seulles. — Le ciel et l'enfer. — Appréciation de M. le chanoine Brettes. — Les apparitions au point de vue spirite. — La maison hantée de Valence-en-Brie. — Procédé spirite pour combattre l'obsession. — La voyante de la rue Paradis. — Ch. Fritz.

Le Progrès spirite (Paris). — A ceux qui doutent, par A, LAURENT DE FAGET. — Scène de sabbat, par GEORGES MONTORGUEIL. — Au progrès (poésie), par A.-M. VERRIEUX. — Double vue d'une religieuse, par le Dr F. ROZIER. — Rêverie, par LAURENT DE FAGET. — De l'utilité de la prière (suite), un fait de télépathie, par H. PELLETIER.

Le Phare de Normandie (Rouen). — A la Erance! par Em. HOUTER. — La photographie de la pensée. — A propos de Mlle Couédon, par AUZANNEAU. — Phénomènes psychiques, par A. R. — Exposition de Rouen, par ERAL. — Commnnication d'outre-tombe, Médium, Mlle G..., du Havre.

La Curiosité (Paris). — Des fluides, par LOUISA NOEL. — Végétarisme et occultisme, par le Dr BONNEFOY (du Vexin). — Sur l'âme (suite), par M. A. B. — René Caillié, par E. B. — Diabolisme et occultisme (suite), par E. Bosc.

Le Lotus bleu (Paris). — La doctrine secrète (suite), par H. P. BLAVATSKY. — L'ame des peuples, par GUYMIOT. — Karma (suite), par ANNIE BESANT. — Luciférianisme, par le Dr PASCAL. — Om, par AMO. — Plan astral (suite), par LEADBEATER. — Matérialiste et théosophe 5e lettre, par UN THÉOSOPHE. — Variétés occultes : Les mahatmas, par G. MILLOT. — Esprit et mental, par DAC. — Poésie, par J.-P. CLARENS.

Revue scientifique et morale du spiritisme (Paris), 1er numéro. — Aux lecteurs, programme. — Les rayons X et la double vue des somnambules et des médiums, par G. DELANNE. — Les destinées de l'âme humaine, par FIRMIN NÈGRE. — L'art, peinture et sculpture, par VIRET. — L'esprit de vérité, triomphe du spiritisme, par G. BOURDAIN. — Tilly-sur-Seulles, par SYLVESTRE. — Voyage au pays des souvenirs; par A. DELANNE. — Spiritisme expérimental, Laville et H. SAUSSE.

L'Initiation (Paris). — Partie initiatique: — La maison hantée de Valence-en-Brie, par PAPUS. — Tilly-sur-Seulles, les castes naturelles, par GUYMIOT. — Partie philosophique : Voyante et théologiens par

L'abbe Schnebelin. — Note sur la prophétie d'Orval, par Saturninus. — Libres recherches philosophiques, par A. Lecomte. — Partie littéraire : Jacques Joli-Cœur, par Hadar.

Le Devoir Guise (Aisne). — Revue des questions sociales. — Suite de la biographie de J. B. André Godin. — La concurrence asiatique et l'avenir des ouvriers européens, par A. Fabre. — La coopération, le Congrès de Woolwich.

Le Journal des femmes, organe du mouvement féminin (Paris). — Le congrès de Londres, par Maria Martin. — Les ouvrières des manufactures de tabac. — Union centrale des arts décoratifs. — Union internationale des femmes pour la paix, par Paolina Schiff. — Une statue à Fourier. — Groupe de la solidarité des femmes, par Eugénie Potonié-Pierre. — Réponse à M. Jehan Frollo, par Camille Bélilon. — De la solidarité entre la question du féminisme et celle de la paix (suite et fin), par Raoul de la Grasserie. — La femme de demain.

La Revue féministe (Paris) a pour devise « Tous nos droits, tous nos devoirs » : Emilie de Morsier et la fondation de l'adelphie, par Mme Bogelot. — L'enquête sur le travail des femmes à Vienne, par Mlle Kaethe Schirmacher. — De l'admission des femmes au suffrage politique, par Raoul de la Grasserie. — Le féminisme au point de vue sociologique, par Charles Vellay. — La femme nouvelle, par O. de Bezobrazow. — Les femmes et l'agriculture en Russie, par Mme la comtesse Ina de Kapnist.

L'Orient (Paris), annonce la 11e fête nationale ottomane qui aura lieu le 30 août. — Principaux articles de cet intéressant journal : La crise orientale ; Les Anglais partout ; Justice anglaise ; Les cadets anglais en Afrique ; A travers les revues ; Un Français à Moscou ; La responsabilité de M. Crispi.

La Géographie (Paris). — France et Angleterre, par Paul Barré. — Les ballons et la géographie, par M. A. Berson. — La domestication de l'éléphant d'Afrique, par P. Bourdarie. — La société des missions étrangères. — Le coton en Algérie, par Ch. Rivière. — Le prix d'une guerre ; l'ethnographie du Caucase.

Le Génie (Paris). — Réorganisation de l'armée des Indes, par A. Garçon. — Bolides et météorites, par L. T. — La guerre de Course, par G. Austin. — Structure de l'oreille, par F.-Z. Koslowski. — Nouvelles agricoles, par A. Derblay. — Le papier bois pour tentures. — Nouvelles inventions. — Procédés et recettes.

Constancia (Buenos-Ayres). — La morale du catholicisme, par Cosme Marini. — Histoire du passé, par Amalia Domingo Soler. — Le laïcisme, par Manuel Navarro Murillo. — Messages d'outre-tombe, par Juan. — Quelques paroles au sujet de la sybille de Paris, par Pedro Serié. — Théorie du dédoublement, par A. Russel Wallace. — Bulletin de la semaine.

Rivista di Studi Psichici (Padoue et Milan). — Rêves télépathiques réciproques. — Suite des expériences de clairvoyance à Narbonne. — Raisonnement subconscient. — Le prof. Romanes et les phénomènes supernormaux. — Bibliographie : Beaunis et Bivet. *L'Année psychologique*. — A propos des feux follets et des lumières psychiques. — La « Société des sciences psychiques » de Paris. — Sur la lumière la plus favorable pour les expériences médiumniques.

Revue de la France moderne (Paris). — Frissons et caresses, par Clément de Royer. — Le duc de Persigny, par Marcel de Baillehache. — La femme à travers les âges (*suite*), par L. de Vaultier. — Médium et magnétiseur, par Ismala. — Le baiser, par André d'Arreau. — La pluralité des mondes habités et la transmigration des âmes (*suite et fin*), par E. Teste Lebeau. — Jérôme Savonarole et la question sociale (*suite et fin*), par Edmond Loz. — L'École militaire et le Champ de Mars, par Jules Legoux. — Septembre, par Georges Rocher. — Croquis italiens, par Rachel Sapho. — A travers Paris, par Barberine.

Revue des Revues (Paris). — Le mouvement littéraire arménien, par Tigrane Yergat. — La locomotion automobile, par Georges Brunel. — L'esclavage des blancs en Angleterre, par E. Lacordaire. — Les écoles techniques de filles. — L'amitié d'un Roi et d'un Tsar (Louis XVIII et Paul Ier). — Au bord de la route (feuilleton), par Herman Bang. — Les applications et l'importance de la chimie, par Berthelot. — Les prêtres incombustibles, par Ch. Simond. — Wagneriana. — Le roman anglais contemporain.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*

Ouvrages d'ALLAN KARDEC sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (Partie philosophique), contenant les principes de la doctrine spirite. — Vol. in-12, 39e édition. Prix : 3 fr. 50 c.

Edition de luxe reliée avec portrait de l'auteur. Prix : 5 fr

Le Livre des Médiums (Partie expérimentale). Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations, 1 vol. in-12, 20e édition. Prix : 3 fr. 50.

L'Evangile selon le Spiritisme (Partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 20e édition. Prix : 3 fr. 50.

Edition de luxe, reliée avec portrait de l'auteur, Prix : 5 fr.

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre, 1 vol. in-12, 11e édition Prix : 3 fr. 50.

La Genèse, les Miracles et les Prédictions selon le Spiritisme, un vol. in-12, 8e édition, Prix : 3 fr. 50.

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion. Prix : 3 fr. 50.

Le répertoire du Spiritisme, par M. Crouzet, avocat, 3 fr. au lieu de 5 fr. Guide précieux pour les spirites qui veulent faire des recherches dans les treize premières années de la REVUE et les six ouvrages fondamentaux.

Le Livre des Esprits, des Médiums, Ciel et Enfer, en anglais, reliés, 3 vol. Prix : 9 francs chacun.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 37e édition, 1 fr.

Le spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 36 pages, 15 cent., 0 fr. 20 port payé : vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste 2 fr. 60 cent.

EDITIONS EN LANGUES ANGLAISE, PORTUGAISE ET RUSSE

Résumé de la loi des phénomènes spirites, Brochure in-18, 10 centimes ; par la poste 15 centimes,

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 cent ; par la poste 0 fr. 20 : vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste, 2 fr. 60 cent.

EN VENTE : Buste d'Allan Kardec.

Bronze de 0m.30 de hauteur : 60 francs. 0m.20 : 40 francs..

Portrait-carte d'Allan Kardec, 1 fr. — Carte album.....	2 fr. »
Grand portrait d'Allan Kardec	3 fr. 50
Tableau-gravure du Médium Fabre.....	5 fr. »
Portrait du Curé d'Ars et du Dr Demeure, chacun.....	1 fr. »
Tête de Christ, 3 grandeurs : 5 fr., 3 fr. 50, 1 fr. 50.	
5 photographies spirites, obtenues par William Crookes.....	8 fr. »
3 dessins médianimiques de Victorien Sardou.....	6 fr. »

Abbé (l') **Almignana**. — Du somnambulisme, des tables tournantes et des médiums, considérés dans leurs rapports avec la théologie et la physique ..... 0 fr. 50

Sir Alfred Russell Wallace, savant naturaliste anglais. Les miracles et le moderne spiritualisme. Broché..... 5 »
Relié..... 6 »
Ouvrage in-18 carré de 400 pages (orné du portrait de l'auteur) ; très belle édition.

Jésupret fils. Catholicisme et spiritisme. 1 »
Livre mis à l'index par le Pape. (Décret du Vatican du 9 avril 1892.)

Rouxel. Spiritisme et occultisme..... » 50
Brochure in-12 de 72 pages, pouvant servir à la propagande.

— Magnétisme et spiritisme..... 5 »
M. Rouxel a réuni, dans ce volume, la quintessence de toutes les recherches dans le domaine du magnétisme depuis Mesmer.

Palazzi (G.). (Traduction de A. DUFILHOL, ancien commandant supérieur.) Les occultistes contemporains sont-ils réellement les continuateurs de la doctrine des initiations antiques ? ..... » 30

Bonnefont. Leçons de spiritisme aux enfants. 0 25

Compte rendu du Congrès spirite international tenu à Paris en 18e9, pendant l'Exposition universelle, 40,000 adhérents représentés ; volume in-8e de 460 pages, renfermant tous les rapports et tous les discours, qui ont été prononcés du 9 au 16 septembre ; illustré *franco*..... 4 »

Crookes (William). Recherches sur les phénomènes spirites, la force psychique, illustré 3 fr. 50
Travaux d'un savant chimiste, membre du bureau de la Société royale de Londres.

Alexandre Aksakof, conseiller d'Etat de sa Majesté l'Empereur de Russie, ANIMISME ET SPIRITISME, volume in-8e, illustré de 700 pages sur papier de luxe. Traduction de B Sandow... 10 »

Publications spirites et spiritualistes périodiques

Le Messager, journal bi mensuel, à Liège (Belgique). — Union postale, 5 fr. par an,

Le Moniteur spirite et magnétique, bi-mensuel, 100, rue de Mérode, à Bruxelles (Belgique). — Union postale, 3 fr 50.

Annales des Sciences psychiques, paraissant tous les deux mois, dirigées par le Dr Dariex, 6, rue du Bellay, Paris. — 12 fr. par an.

L'Humanité intégrale, mensuelle, Paris, 20, avenue Trudaine. — 6 fr. par an.

Le Phare de Normandie, revue mensuelle, 29, rue des Charrettes, à Rouen (Seine-Inférieure). — 3 fr. 50 par an.

La Vie d'Outre-Tombe, revue mensuelle de la fédération des groupes spirites de Charleroi (Belgique), chez M. Ch. Fritz, 7, passage de la Bourse à Charleroi. — Union postale, 3 fr.

La Lumière, revue mensuelle, 97, boulevard Montmorency, Paris-Auteuil.— 6 fr. par an, Etranger, 7 fr.

La Religion universelle, paraissant tous les trois mois, 3, rue Mercœur, à Nantes (Loire-Inférieure). — France, 5 fr. par an. Etranger, 6 fr.

La Curiosité, journal de l'occultisme scientifique, à Nice, du 2 novembre au 2 mai ; à Tours, du 1er mai au 1er novembre. — 25 numéros, 5 fr.

La Paix universelle, bi-mensuelle, 5, cours Gambetta, à Lyon. — 3 fr. par an.

Revue scientifique et morale du Spiritisme. Mensuelle. France, 7 fr. par an. Etranger, 10 fr. — 5, rue Mânuel, Paris.

Journal du Magnétisme, mensuel, 23, rue St-Merry, Paris. — France, 6 fr. par an.

Le **Lotus bleu,** revue théosophique mensuelle, rue Chaussée-d'Antin, 11, Paris, 10 fr. par an.

L'Initiation, revue mensuelle, 79, faub. Poissonnière, Paris, — 10 fr. par an.

Le Progrès spirite, journal mensuel, 8, rue de l'Odéon. — 5 fr. par an. Etranger, 6 fr.

Proceedings of the Society for psychical Research, revue trimestrielle très importante ; chaque numéro, formant un volume, 4 fr. 50 ; chez Kegan Paul, Trench, Trubner et Cie. Ludgate Hill, à Londres.

Borderland, importante revue de 96 pages, trimestrielle, dirigée par M. Stead, 125, Fleet-Street E. C. London. — 2 fr. 50 le numéro à Paris.

Light, journal hebdomadaire, 2, Duke Street, London recommandé. -- 13 fr. 50 par an.

Philosophical Journal, hebdomadaire, à San-Diégo, cal. (Etats-Unis). — 13 fr. par an.

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. Wallis, 73 a, Corporation-Street, à Manchester. — 9 fr. par an.

The Banner of Light, journal hebdomadaire, Boston, Mass, 9, Bosworth Street. — 2,50 dollars par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. Francis ; Chicago-Illinois. — 1 dollar par an.

The Harbingér of light, mensuel, à Melbourne (Australie). — 8 fr. par an.

Light of Truth, journal hebdomadaire publié à Cincinnati, Ohio, 7 512 Race Street : C. Stowell éditeur. — 1 dollar par an.

Annali dello Spiritismo. mensuel, Turin, via Ormea n° 3. — 8 fr. par an (33e année).

Lux, bulletin de l'Académie internationale pour les études spirites et magnétiques, via Raffaele Cadorna, 13, Rome (Italie). — 10 fr. Union postale, 13 fr.

Vessillo Spiritista, directeur Ernesto Volpi, à Vercelli (Italie). — 2 fr. 60 par an. Etranger, 3 fr.

Revista di Studi psichici, mensuelle ; rédacteurs, J. B. Ermacora à Padoue, via St-Gaetano, 3.380, et Dr Giorgio Finzi, à Milan, via monte di Pietro, 11. — 8 fr. par an.

Revista Espirita, mensuelle, à Barcelone (Espagne), riera de San Juan, n° 31. — 46 reis par an.

La Fraternidad universal, revue mensuelle, Bailen, 39,3°, à Madrid (Espagne). — Etranger, 10 fr. par an.

La Irradiacion, revue bi-mensuelle, dirigée par E. Garcia, Barrio de Dna Carlota, Puente Vallecas, Madrid. — 6 fr. par an. 10 fr. pour l'étranger.

O. Psychismo, revue portugaise, 231, rue Augusta, à Lisbonne.

Reformador, mensuel, rua da Alfendega, n° 342, à Rio-de-Janeiro (Brésil).

Constancia, revue hebdomadaire, directeur, Cosme Marino, Andes 444, à Buenos-Ayres (République Argentine). — 10 pesos ou 15 fr. par an.

Revista Spirita, mensuelle ; directeur, M. S. Moura, à Bahia (Brésil).

La Nueva Alianza, à Cienfuegos (Ile de Cuba).

La Luz, periodico libre-pensador, calle lateral del Sur, à Porto-Rico.

Luz Astral, bimensuel, à Buenos-Ayres, pasaje Sarmiento, 6. — 1.80 par trimestre.

A. Luz, bi-mensuel, rua 15 de Novembron, 35, à Curityba, Etat de Parana (Brésil).

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre, 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) ; directeur, Carlos Paz Soldan.

La Estrella Polar, Gracia 11 y Hannôver, 29, à Mahon (Espagne).

O Religio Spirita, mensuel, à Rio-Grande do-Sul (Brésil).

La Revelacion, mensuel, calle de San Francisco n° 44, à Alicante (Espagne). — Etranger, 7 pesetas 50 cents.

La Revelacion, mensuel, Dr M. F. M. Pacheco Sacarras, Romualda, n° 2, Caracas (Venezuela).

Verdade et Luz, mensuel, 4, rua da Indepen-dancia, à Sao Paulo (Brésil).

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt (Organ der wissenschaftl. Verein « Sphinx »), mensuel. Rédacteur Max Rahn, à Berlin, N. Eberswalder Str. 16, Postal I. – Etranger, 6 Mark par an. Pranum.

Psychische Studien, journal mensuel, sous la direction d'Alex. Aksakof. Editeur, O. Mutze, Leipzig, Lindenstrasse, 4. — Prix, 5 marks par an.

Le Sphinx, à Steglitz ol Berlin (Allemagne). Directeur : jur Hübbe-Schleiden (Organ der theosophischen Vereinigung : meusuel. — 1 fr. 50 le nº.

Neue Spiritualistiche Blatter, directeur Dr Cyriax, à Friedenau-Berlin, wocheutlich.

Le Rébus, hebdom. 67, Perspective Newsky. Dr M. Pribytkoff, à St-Pétersbourg (Russie). 13 fr.

Sphinx, revue mensuelle. Directeur A. J. Riko. La Haye (Hollande).

Revista Noua, revue mensuelle illustrée, grand in-4°, sous la direction de B. P. Hasdeu. Str Berzei, 59, à Bucharest (Roumanie).

Norgendœnringen, mens, Skien (Norwège).

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame.